

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 22.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 31 Mai 1883.

SOMMAIRE

TEXTE : Expressions à noter, par E. Blain de Saint-Aubin.—Encore Témiskaming, par C.-A.-M. Paradis, p^{tre}, O.M.I.—Nos relations commerciales.—L'Institut Royal.—Notre nouveau gouverneur.—De Montréal à Lourdes (suite), par un Pèlerin.—Banquet des Sociétés Françaises de Montréal.—Les cieus et leurs habitants (suite), par Giulio.—Nos gravures : Le printemps ; L'été ; L'automne ; L'hiver.—Procession de la Fête-Dieu.—Le couronnement du Czar.—Choses et autres.—De tout un peu.—Amour et larmes (suite), par Mary.—La charité privée à Paris.—Nouvelles diverses.—Les héros de la science, par Marie de Besneray.—Tribunaux comiques.—Les échecs.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Le couronnement du Czar : L'église de la Rédemption, à Moscou.—Les saisons de l'année : Le printemps ; L'été ; L'automne ; L'hiver.—Jeune Circassienne.

EXPRESSIONS A NOTER

CÔTÉ DES DAMES

Monsieur le Rédacteur,

Votre oreille n'est-elle pas fréquemment choquée d'entendre nos dames et demoiselles canadiennes-françaises faire un usage obstiné de nombre de mots anglais, désignant les étoffes et autres articles qu'elles se font montrer, dans les magasins de nouveautés où elles vont faire des emplettes ?

Quelques-unes même remplacent cette expression "faire des emplettes" par le mot anglais *Shopping*, terme familier qui signifie plutôt : "Courir les magasins."

Cette manie est d'autant plus inexcusable que la plupart des mots anglais, ainsi employés mal à propos, dans des conversations tenues en français, sont traduits dans des vocabulaires anglais-français mis à la portée de tout le monde.

Je ne ferai pas ici l'inventaire d'un magasin de nouveautés, me bornant à signaler quelques expressions journellement employées dans le commerce des soieries, des cotonnades et des lainages.

—Vous me dites, madame, que cette *Soie cordée* est bien belle. Je trouve, en effet, que c'est de la *Soie à côtes* de fort bon goût, car *Soie cordée* est une plate et mauvaise traduction de l'anglais *Corded silk*.

—Et cette *Floss* ?—Mais c'est de belle *Soie plate*.

—Et cette *Twist* ?—D'excellente *Soie torsée* ou de la *Torsade*.

—Oh ! le beau *Braid* !—En effet, c'est du *Galon* superbe.

—Quels magnifiques *Trimmings* !—C'est une jolie *Garniture de soie*.

Ecoutez cette bonne mère de famille qui rencontre une voisine et lui dit, toute ravie :

—Ma chère, j'ai fait des *Bargains* superbes ! J'ai acheté, presque pour rien, d'excellent *Duck* et de bon *Shirting*.

Or, le *Cotton duck* est tout simplement la *Toile de coton*, et le *Shirting* du *Madapolam*. Ce dernier nom est celui d'une ville des Indes où l'on fabrique très bien ce tissu. Quant aux "*Bargains* superbes," cela veut dire simplement qu'on a fait un excellent marché.

Mais les dames n'ont pas tous les torts dans cette manie de désigner par des noms anglais des étoffes dont les noms français sont très simples et faciles à apprendre.

—Mon cher, dit un vieux *beau* à un ami, je me fais faire un habillement de *Broad cloth* dont tu me diras des nouvelles ; tu le trouveras superbe !

Le *Broad cloth* est tout simplement du *Drap fin*, et les Anglais l'appellent *broad*, large, parce que ce drap a généralement double largeur.

Il serait de même très facile de dire : du *Cuir de laine* ou du *Drap croisé*, au lieu de mêler à une conversation française ces grands mots anglais : *Double milled cloth*, ou, abrégativement, *Double cloth*.

Les commis canadiens-français de nos magasins de nouveautés, commis généralement bien supérieurs, par leur éducation et leurs manières, à ce que l'on appelle en France les *Calicots* et, en Angleterre, les *Counter-jumpers*, devraient se renseigner sur toutes ces expressions et les faire connaître à leurs pratiques. Même

derrière un comptoir, on peut travailler au maintien de notre belle langue française et de notre nationalité, et cela prouve, une fois de plus, qu'il n'y a point de sot métier."

J'ai l'honneur d'être, etc.,

E. BLAIN DE SAINT-AUBIN.

Ottawa, mai 1883.

ENCORE TÉMISKAMING

A Monsieur le Directeur de *L'Opinion Publique*.

Monsieur le Directeur.

Comme je ne puis répondre en particulier à toutes les lettres qui me sont adressées au sujet des terres du Lac Témiskaming, je vous prie d'insérer dans les colonnes de votre journal les quelques explications suivantes, que les lecteurs de *L'Opinion Publique* voudront bien considérer comme une réponse collective à leurs principales demandes.

D'abord, comme plusieurs de ces demandes ont trait à ce qui a déjà été dit dans *L'Opinion Publique*, je me permettrai de renvoyer mes bienveillants lecteurs aux Nos du 22 février et du 15 mars 1883, aux deux articles intitulés "*Le Portage de la Montagne*" et "*Le Paradis Terrestre*."

Quelques personnes, sans toutefois douter de ma sincérité, me demandent de leur répéter privément ce que j'ai déjà publié. S'il faut une confirmation, la voici : "Veuillez relire les deux correspondances ci-dessus mentionnées, et si vous trouvez que je n'en dis pas assez, multipliez le tout par trois."

Sans doute, cela ne changera en rien la vérité ; mais je désire faire entendre que tout ce que j'ai dit ne saurait encore donner une idée de la beauté des terres de Témiskaming.

Il faut voir. Voilà le mot.

J'avouerai que, moi-même, malgré mes fréquentes courses à travers ces régions, je ne puis en croire mes yeux ; et je suis tout aussi surpris à ma dernière visite que lorsque pour la première fois il m'a été donné de contempler ce sol vraiment extraordinaire.

"Maintenant, me demande-t-on encore, comment se rendre à votre Paradis Terrestre?... Faut-il y monter des instruments aratoires... des animaux, etc... ?"

A la première de ces questions je réponds :

—Si vous êtes prêts à commencer un défrichement, venez vous-mêmes choisir vos lots. Plusieurs me prient de choisir pour eux. Je le ferais de grand cœur, mais cela m'est impossible, car, malheureusement, il n'y a pas encore d'agent des terres pour Témiskaming, et les travaux d'arpentage, interrompus l'automne dernier, tardent beaucoup trop à être repris. Je n'en sais la cause ; tout de même c'est fort regrettable.

Je conseillerais aux futurs colons de ne pas s'embarasser de trop de bagage pour la première année. Surtout, qu'on ne pense pas à monter des animaux autrement que par les chemins d'hiver qui sont les seuls praticables en attendant que le gouvernement veuille bien nous doter d'une digue au Rapide de la Montagne, ou d'un chemin d'été. Il y a une compagnie de formée pour un chemin de fer, mais quand cela viendra-t-il ?...

Ce qu'il y aurait de plus pratique pour le moment, serait, à mon humble avis, que des hommes ou des jeunes gens forts et bien déterminés, s'associassent par groupes de trois ou quatre afin de s'entr'aider, chacun à leur tour, sur leurs lots respectifs.

La hache est le seul instrument requis pour le moment. Car tout le premier travail peut se faire à bras.

Il arrive souvent que les chevaux employés l'hiver dans les chantiers sont mis, par leurs propriétaires, à la disposition de ceux qui veulent prendre soin de ces animaux pendant l'été. Ce qui serait un grand avantage pour les nouveaux colons qui pourraient ainsi trouver des attelages à proximité et en grand nombre. On peut, même en été, monter une charrue et une herse de Mattawan.

Quant aux vivres, on trouve en abondance à Mattawan la farine et le lard. Rien de plus facile que de prendre là en montant les provisions nécessaires pour

un mois ou deux, surtout si vous êtes quelques associés. Ajoutez quelques ustensiles de cuisine les plus indispensables. Voilà tout. Avec cela vous serez aussi bien équipés que le pauvre missionnaire qui part à la fin de ce mois pour son voyage de la Baie-d'Hudson. On n'en meurt pas, pour quelques mois de misère.

Après tout vous ne venez pas ici en pays de barbares. Les missionnaires ne sont pas riches, mais ils ont leur cœur et leur bonne volonté au service de tous ceux à qui ils peuvent se rendre utiles.

C.-A.-M. PARADIS, p^{tre}, O.M.I.

Missionnaire.

NOS RELATIONS COMMERCIALES

On a beaucoup remarqué, dans la réponse du gouverneur-général à l'adresse des deux Chambres, le passage qui suit :

"Vous avez le droit de conclure, sur votre propre responsabilité, des traités avec les puissances étrangères, et votre commissaire en Angleterre est autorisé à conduire des négociations avec le *Foreign Office*. Vous n'êtes pas les sujets, mais les alliés d'une nation puissante qui sera toujours disposée à protéger vos intérêts.

"Se donnant la main, le Canada et l'Angleterre travaillent ensemble pour le développement de leur commerce respectif, et c'est l'admission de ce fait qui donne une signification particulière à une circonstance comme celle-ci."

L'INSTITUT ROYAL

Les différentes sections de l'Institut Royal se sont réunies à Ottawa, la semaine dernière, et leurs membres ont présenté à la Société des travaux littéraires ou scientifiques importants. Malgré les dépenses que le voyage à Ottawa entraîne, les membres de l'Institut Royal étaient en bon nombre dans chaque section. Nous touchons ici à un point délicat ; mais nous devons dire que si l'Institut Royal est appelé à faire face à toutes les dépenses de voyage, en puisant dans ses seules ressources, il court risque de ne pas se montrer longtemps encore dans l'état prospère où nous le voyons. Ceux qui s'occupent de science et de littérature au Canada, ne comptent malheureusement pas parmi les riches, et une dépense annuelle d'une centaine de piastres est trop lourde pour le budget du plus grand nombre de nos beaux esprits qui sont loin d'être bien rentés.

L'honorable M. Chauveau, qui a été l'hôte du Gouverneur-Général pendant son séjour à Ottawa, a été élu président de l'Institut Royal, et M. Sterry Hunt, vice-président. M. Louis Fréchette a été élu président de la section française, et l'hon. M. Marchand, vice-président. A tous nous offrons nos cordiales félicitations.

NOTRE NOUVEAU GOUVERNEUR

Le marquis de Landsdowne qui doit, d'après les dernières dépêches, remplacer le marquis de Lorne comme gouverneur du Canada, est le petit-fils du fameux marquis de Landsdowne qui, pendant cinquante ans, a exercé une si grande influence sur la politique anglaise. Il jouissait d'une haute réputation de sagesse et on l'appelait le "Nestor de l'Angleterre." Son fils est mort très jeune et le marquis actuel, notre futur gouverneur, fut appelé à la Chambre des lords avant d'avoir pu donner à la Chambre des Communes la mesure de sa valeur. On le regarde comme un homme de beaucoup d'avenir. Quoique bien jeune encore—il n'a que 35 ans—il a déjà rempli les fonctions importantes de sous-secrétaire d'Etat pour les Indes.

Il appartient à une très ancienne famille. Elle a pour devise : *Virtute non verbis*.

DE MONTRÉAL A LOURDES

(Suite)

PARIS. — LES ÉGLISES, LES ŒUVRES CHARITABLES, LES INSTITUTIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Les églises sont remarquables de richesse, de soin et d'entretien ; on n'a qu'à prendre chaque quartier et aller d'église en église et on trouve partout des sujets d'admiration et d'édification.

Partis de la rue de Rivoli, nous avons visité St-Roch, puis St-Germain l'Auxerrois, ensuite nous avons passé la Seine et nous avons exploré toute la rive gauche. Cela nous a demandé quelques heures et nous avons eu, au moins, une première idée de ce qui pouvait nous intéresser.

St-Roch est dans la rue St-Honoré ; les offices y sont très suivis par la population du grand commerce qui est très riche dans Paris. L'on voit une église parfaitement tenue, un chœur très orné, une belle chapelle de la sainte Vierge. Un monument y est élevé au grand évêque de Meaux, Bossuet ; l'on voit aussi le tombeau de Corneille, mort en chrétien, plein de foi et de soumission à la volonté de Dieu.

Nous avons continué et nous avons visité St-Germain l'Auxerrois. Le péristyle de l'église, orné de statues très anciennes, est remarquable. En entrant dans l'église, à droite, magnifique chapelle du XV^e siècle consacrée à la sainte Vierge. Tout est à considérer : vitraux, boiseries, sculptures et tableaux. L'église, dévastée dans une émeute en 1831, a été restaurée avec la plus grande intelligence du style primitif. Dans une chapelle latérale on voit un autel avec un retable en chêne sculpté de dix pieds de hauteur ; il y a des quantités de figures représentant la Passion de Notre-Seigneur. Chaque statu est un chef-d'œuvre.

Ensuite nous avons passé la Seine et nous avons vu la Sainte Chapelle, qui respire la piété et le génie du grand roi qui l'éleva en l'honneur des saintes reliques de la Passion. C'est une merveille ; elle a été complètement rétablie avec la science la plus éclairée. On ne peut se lasser d'admirer ces riches peintures, ces piliers élancés, ces fonds d'azur constellés d'or, et ces vitraux disposés tout autour de la chapelle, si rapprochés, qu'il semble qu'on est entièrement recouvert d'une voûte de pierres précieuses.

De là, on peut visiter St-Séverin, sur la rive gauche de la Seine. Chapelle de St-Jean, peinte par Hippolyte Flandrin, vers 1840. Il s'y révéla le plus grand peintre religieux que l'on ait eu depuis Raphaël. Ne pas oublier que St-Germain des Prés et St-Vincent de Paul possèdent de lui des œuvres encore plus considérables.

A peu de distance, musée de Cluny, où l'on conserve une immense quantité de chefs-d'œuvre de l'art gothique : tabernacles, autels, boiseries, meubles, tapisseries, armures, sculptures et peintures.

Tout près de là, l'église de la Sorbonne, où se trouve le magnifique tombeau du cardinal Richelieu. En continuant on voit le Panthéon, qui est, après St-Paul, de Londres, le plus grand monument construit d'après St-Pierre, de Rome. L'imitation, comme à St-Paul, eut pu être plus parfaite, mais les dimensions sont imposantes ; le dôme a 260 pieds de hauteur, l'église 350 pieds de longueur, et 250 pieds de largeur à la croix.

Auprès du Panthéon, St-Etienne-du-Mont, remplie de souvenirs religieux et nationaux. Tombeau de sainte Geneviève, patronne de Paris, avec une châsse monumentale en cuivre doré ; *ex-voto* en marbre blanc sur tous les murs jusqu'à 30 pieds de hauteur ; nous avons vu un *ex-voto* d'un des principaux citoyens de Montréal. Il est de l'année 1868. Tombeaux de sainte Clotilde et de Clovis ; les vitraux sont des meilleurs artistes du XVII^e siècle. Tombeaux de Pascal, de Lesueur, de Rollin, de Racine.

Ce qui attire les étrangers en cette église, c'est le magnifique jubé de l'entrée du chœur, c'est le seul qui existe à Paris et c'est un chef-d'œuvre. Il est composé d'un grand arc de triomphe qui donne entrée dans le chœur. A chaque extrémité deux tourelles à jour montrent les escaliers qui s'élèvent en spirale bien en dessus de la plate-forme du jubé. C'est une œuvre admirable d'élégance, de richesse et de hardiesse ; les supports de cette immense construction sont à peine apparents.

En revenant vers le centre, on peut visiter le Luxembourg et ensuite St Sulpice, qui rappelle, avec ses alentours, tant de souvenirs de M. Olier, le fondateur de Montréal. L'église est vaste : 400 pieds de longueur, 160 pieds au transept. Les tours ont dix pieds de plus que celles de Notre-Dame. "La façade, formée de deux étages de portiques avec galerie et accompagnée de deux tours de 226 pieds de hauteur, nous montre le plus grand effort que l'on ait pu faire pour retrouver dans les éléments de l'art moderne, la grandeur et la majesté de l'art ogival."

Le chœur, placé en arrière de l'autel, est vaste et peut contenir, aux jours de fêtes, les deux ou trois cents étudiants en théologie du grand séminaire, situé près de l'église. Les offices se font avec solennité, le chant de tous ces séminaristes est bien réglé et d'un grand effet.

L'orgue est en proportion de ce nombre ; c'est le plus grand qui existe en Europe : il a 7,000 tuyaux, les plus grands ont 32 pieds de hauteur. L'orgue est disposé sur sept étages. Cavallé Coll, qui a rempli l'Europe de chefs-d'œuvre, en est l'auteur.

Tout près, St Germain des Prés avec les tombeaux des rois mérovingiens et les peintures admirables d'Hippolyte Flandrin. A peu de distance : l'église des Pères Jésuites, le Gesù, avec la chapelle des Pères, victimes de la Commune ; les tombeaux sont toujours couverts de fleurs renouvelées journellement. Les fidèles affluent sans cesse dans ce sanctuaire.

En revenant on trouve la Madeleine qui, par un luxe extraordinaire de marbres précieux, d'or et de peintures comme par le style, est l'église qui rappelle le plus à Paris les sanctuaires de Rome. Il resterait encore à voir les églises modernes, St-Augustin, la Trinité, Notre-Dame de Lorette, St-Vincent de Paul, l'église de Ménilmontant, qui témoignent du zèle qu'on a eu dans les règnes précédents pour le culte religieux.

Ensuite, il faut visiter les établissements de charité et d'instruction religieuse.

"Dans cette ville tumultueuse, encombrée, qui au premier abord ne semble livrée qu'aux intérêts temporels et aux plaisirs, dans ce centre animé sans cesse par l'envahissement des étrangers qui viennent satisfaire leurs curiosités insatiables, il faut comprendre qu'il n'y a pas que des gens qui voyagent, qui s'amuse, il n'y a pas que des promenades, des cafés, des théâtres, il y a un Paris occupé, laborieux, économe, mais il y a de plus un Paris religieux, sérieux, charitable, généreux jusqu'à l'héroïsme, et pour le voir, pour le reconnaître, il faut le vouloir et aller aux asiles de la souffrance et de l'affliction." On rencontrera là ce qu'il y a de plus noble dans les hautes conditions et ce qu'il y a de plus digne de sympathie dans les humbles classes ; ce sont les membres des cercles catholiques, les associés des institutions ouvrières de Saint-François-Xavier, de Saint-François de Sales, et enfin les membres de la Saint-Vincent de Paul.

Lorsqu'on peut se mettre en relation avec quelques-uns de ces zélés chrétiens, l'on connaît alors un ordre de choses qui révèle la grande ville sous un aspect tout nouveau.

Parmi les œuvres, la plupart ont été fondées par des institutions religieuses et sont maintenant sous le contrôle exclusif du gouvernement, mais il y a aussi un grand nombre d'œuvres qui rendent autant de services et qui ne dépendent que de la charité privée.

Il y a d'abord trente grands établissements qui donnent l'asile à près de trente mille malades. Ils sont situés dans les différents quartiers et peuvent subvenir aux besoins de la population environnante.

Sur le parvis Notre-Dame, on trouve l'Hôtel-Dieu, avec plus de 800 lits. Il est composé de cinq grands corps de logis et de plusieurs pavillons isolés pour ménager l'air et une exposition favorable aux pauvres malades.

Près des boulevards extérieurs, il y a le grand hôpital Lariboisière, avec près de 900 lits, pour les ouvriers des faubourgs.

Près du Jardin des Plantes, la Salpêtrière, avec 4,422, lits. C'est le plus vaste hôpital de l'Europe ; il occupe 30 arpents, avec vastes cours, jardins, promenades pour les malades et les infirmes ; l'église, qui a 200 pieds de longueur, peut contenir 4,000 personnes ; là on voit un magnifique tableau sur le maître-autel : Saint-Vincent de Paul, adressant aux réunions de charité cette parole si connue : "Or sus, mesdames, si vous abandonnez ces enfants, ils vont mourir, etc."

Du côté de Vaugirard, l'hospice des Ménages, avec 1,400 lits ; au centre, il y a une cour avec portiques qui est aussi vaste que la place du Carrousel.

L'hôtel des Invalides, qui a 600 pieds de façade et autant de longueur, pour les soldats blessés ; le Val de Grâce, pour les soldats malades, avec 960 lits ; Bicêtre, avec près de 3,000 lits ; Asile de Vincennes, 500 lits.

Ce sont les principales maisons que l'on peut visiter ; on y trouvera bien des sujets d'intérêt pour la disposition, l'arrangement, et les soins ingénieux qui ont été pris pour rendre la condition des malades, des pauvres aussi supportable que possible.

Ces établissements fondés par des institutions religieuses ont été longtemps dirigés par elles ; enfin, après les désastres des époques révolutionnaires, ils ont toujours été desservis par de pieuses communautés qui n'avaient voulu conserver de leurs anciennes prérogatives que le privilège de se dévouer à toutes les misères.

Actuellement il est question de les exclure. C'est une injustice, car l'on n'a jamais eu à leur reprocher la moindre défaillance dans leur zèle, mais c'est aussi une cruauté pour les malheureux qui craignent de ne plus trouver le même dévouement.

Que deviendra la société, lorsque ceux qui sont les plus tristes victimes de la destinée humaine n'apprendront plus la patience, le courage et la résignation ?

Ceux qui gouvernent ne se rendent donc aucun compte des exigences de l'ordre social et des épreuves de la classe malheureuse !

Mais à côté de ces œuvres officielles il y a les établis-

sements de la charité privée. Rien de plus consolant que de les explorer.

Ils ont été fondés pour différentes classes qui ne rentraient pas dans la destination des œuvres de l'administration officielle.

A Paris il y a des sociétés pour les frais des mariages pauvres, d'autres pour venir en aide aux pauvres mères et à leurs nouveaux-nés.

De plus des établissements pour les incurables, les orphelins, les infirmes, pour les apprentis, les ouvriers, les pauvres vieillards qui n'ont plus de soutien.

Pour toutes ces classes les anciennes œuvres ne pouvaient suffire.

Il y a donc des maisons fondées pour les orphelins et les jeunes incurables sans soutien, dont on a vu accroître le nombre, depuis l'augmentation récente de la population ouvrière dans Paris.

Pour les enfants d'ouvriers, qui peuvent faire quelque sacrifice, il y a des pensionnats où l'on apprend les métiers comme l'établissement de Mgr de Bervenger, rue de Vaugirard, et sa succursale, à Issy, qui comprennent près de deux mille internes.

Les œuvres des apprentis, dirigés par des prêtres qui appartiennent à la société des jeunes gens de la St-Vincent de Paul, qui ont des maisons dans tous les faubourgs.

Les œuvres des cercles d'ouvriers qui se rattachent à la précédente et qui offrent des maisons de réunion, le dimanche, avec chapelles, jeux, bibliothèques, concerts, exercices dramatiques. Le plus grand bien est accompli par ces œuvres nouvelles qui répondent si bien aux exigences d'une grande ville.

Le grand hôpital tenu par les dignes frères de St-Jean de Dieu, à la rue Oudinot, près de la maison-mère des frères des écoles chrétiennes.

Enfin les maisons des petites servantes des pauvres, qui se sont multipliées en peu d'années et qui sont établies dans presque toutes les paroisses de Paris. Telles sont les principales œuvres auxquelles il faut adjoindre les écoles des frères qui, malgré toutes les persécutions, donnent encore l'instruction à la majorité des enfants de Paris ; il en est de même des sœurs de St-Vincent de Paul.

La confiance de la population pour ces écoles est si grande, qu'à chaque fois que les municipalités ont enlevé les écoles soutenues par le gouvernement aux communautés religieuses, celles-ci ont établi d'autres écoles qui ont attiré presque tous les enfants dans chaque quartier.

Ces œuvres de charité et d'éducation ont leurs annales qui sont utiles à connaître. M. Victor Fournel, du *Monde*, et M. Maxime Ducamp, de la *Revue des deux Mondes*, n'ont pas cru le sujet épuisé et en ont fait l'objet de livres très intéressants, qu'il faut lire pour avoir une idée exacte des merveilles de la charité à Paris.

Nous n'avons pas à énumérer les collections des manuscrits des vieux moines que l'on peut voir à la bibliothèque nationale, les réunions de tableaux religieux qui se trouvent dans les grands musées ; si le temps le permettait on pourrait trouver grand intérêt dans ces investigations et ce serait employer son loisir de la manière la plus satisfaisante et la plus utile pour l'esprit et pour la foi.

UN PELERIN.

(A suivre.)

Banquet des Sociétés Françaises de Montréal

Jedi dernier, les Sociétés françaises de bienfaisance et de secours mutuels de cette ville ont donné un magnifique banquet dans leurs salles de la rue Notre-Dame, à l'occasion de l'inauguration de leur nouvelle bibliothèque, qui ne renferme pas moins de 4,500 volumes.

M. Darey, professeur au collège McGill, présidait. A sa droite et à sa gauche étaient assis MM Schwob et Hirtz, présidents actifs des deux sociétés.

Au dessert, des santés furent portées à la France, à la reine d'Angleterre, au Canada français et à la littérature.

La presse française était représentée par MM. Beau-grand, de la *Patrie* ; Provencher, de la *Minerve* ; Demers, du *Monde*. Ces messieurs ont prononcé de charmants discours de circonstance qui ont été chaleureusement applaudis.

Nous avons eu aussi le plaisir d'entendre MM. Hirtz, Schwob, J.-X. Perrault, A. Christin, Galibert, Cornu, et Ledieu.

Séance tenante, et sur la proposition de M. Beau-grand, on fit une collecte en faveur de la famille de Lorimier. Cette collecte produisit \$16.80.

Nous ne pouvons que féliciter les sociétés françaises de Montréal. Leur jolie petite fête de jeudi est un succès.

A minuit on se sépara avec promesse de se revoir bientôt.

Nous faisons aussi nos sincères compliments à M. Rabat, restaurateur français, qui nous a servi des mets et des vins délicieux.



LE COURONNEMENT DU CZAR—L'ÉGLISE DE LA RÉDEMPTION, À MOSCOU

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

XIV

DÉPART DES GRANDES PLANÈTES. — L'EXISTENCE D'UNE PLANÈTE ENTRE MARS ET JUPITER DEVINÉE PAR KÉPLER ET SUGGÉRÉE PAR LA FORMULE DE TITIUS : HARMONIE DE LA CRÉATION. — DEUX CENTS PETITS MONDES AU LIEU D'UN GRAND. — DÉCOUVERTE DE CÉRÈS ET DES AUTRES ASTÉROÏDES.

Après avoir visité Neptune, aux frontières mêmes de notre système, il nous paraîtra bien long à venir le moment où il nous sera donné de revenir vers des mondes plus rapprochés de notre demeure et moins inhospitaliers. La lumière blafarde, le froid, les ténèbres, la constitution nébuleuse des planètes plus éloignées, sinon de chacun de ces quatre colosses qu'on nomme Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune, semblent inviter à partir tout homme qui les explorera en corps et en âme, et même celui qui ne les visite qu'en imagination.

Disons toutefois que, si nous ne rapportions de notre excursion dans ces mondes que cette impression désagréable, la faute en serait à nous-mêmes ; nous aurions voulu, comme quelques-uns, les considérer sous un aspect qui n'est point le leur, comme une habitation destinée nécessairement à des créatures plus ou moins semblables aux êtres terrestres. Avec de pareils idées fixes dans la tête, il est inutile de visiter non seulement les espaces célestes, mais notre globe lui-même. Dans ces dispositions, un voyageur ne verra dans la grande pyramide de Gizeh qu'une habitation trop étroite, peu aérée, avec des murs trop épais ; à ses yeux, notre belle caverne de Collepardo sera une demeure trop humide et trop obscure ; le cercle polaire, avec tout son panorama de montagnes de glace, flottant à la lueur enchantée d'une aurore boréale ne paraîtra à cet homme qu'une région trop froide et peu favorisée des rayons du soleil. Nos compagnons de voyage ne sont pas, grâce à Dieu, hommes à se perdre dans des considérations aussi étroites.

En disant adieu à Neptune pour retourner vers Jupiter, encore une fois, ils mesurent du regard l'immense orbite de cette planète, laquelle circonscrit dans un cercle de 27,947,674,000 de kilomètres notre système, lui-même une partie imperceptible de l'univers. Ils revoient l'un après l'autre ces globes majestueux, si vastes dans leurs dimensions, si harmonieux dans leurs mouvements, si extraordinaires chacun dans ses propriétés ; ils regardent de nouveau Uranus qui s'avance de profil et sa couronne de satellites, Saturne avec son cortège d'anneaux et de lunes, Jupiter avec son immense globe, égal à 1,230 globes terrestres réunis en un seul ; et, pleins d'admiration pour la magnificence et l'art qui resplendissent dans les cieux, ils répéteront soit en latin, soit en français : *Quam magnificata sunt opera tua, Domine ! omnia in sapientiâ fecisti. Combien vos œuvres sont étonnantes, ô Seigneur ! vous avez tout fait avec sagesse.*

O qual grandezza e maestà risplende
Nel bello di natura ordine ; o quale
Sapienza, o Signor, nell'opre tue !

En partant de Jupiter et en descendant vers la Terre, la scène change entièrement : la lumière augmente, le froid se tempère, la grandeur le cède à la grâce. On dirait que pour plus d'élégance, le Créateur aurait voulu rapprocher les uns des autres la plus grande des planètes et les plus petits des astres compris dans le système solaire. Ici encore se retrouve sous de nouvelles formes l'harmonie de la création.

Jusqu'au commencement de ce siècle, un explorateur des mondes célestes, qui eût voulu, en homme prudent, s'informer de l'itinéraire avant d'entreprendre son voyage, aurait été frappé de l'énorme distance sans étapes possibles qu'il semblait y avoir entre Mars et Jupiter. Ce manque d'harmonie fut remarqué aussitôt que les observations astronomiques purent, grâce à l'invention du télescope, fixer avec plus de certitude la distance des planètes. Képler même ne craignit pas d'affirmer qu'entre ces deux astres devait s'en trouver un autre pour combler cette inexplicable lacune. La conjecture de Képler parut d'autant plus fondée que Titius, en publiant sa formule pour exprimer la distance de toute planète au Soleil, plaçait en plein relief l'ordre de leur distribution. La formule de Titius, assez exacte pour toutes les planètes, en donnant 10 pour la distance de la Terre au Soleil, fournissait la série suivante :

MERCURE	4
VÉNUS	7
LA TERRE.....	10
MARS	15
JUPITER.....	52
SATURNE	95

Un simple coup d'œil sur elle suffit pour montrer la disproportion qu'il y a entre la distance de Mars à Jupiter, et les distances qui se trouvent d'une planète à une autre. Bode, directeur de l'observatoire de Berlin au siècle passé, fut tellement enthousiasmé de cette for-

mule et si intimement persuadé de son efficacité à prouver l'existence d'une planète inconnue et nécessaire à l'harmonie des mondes, qu'il forma une ligne de vingt-quatre astronomes à l'effet de suivre à la piste l'astre fugitif.

Il était réservé au célèbre P. Piazzi, théatin sicilien et directeur de l'observatoire fondé à Palerme par les soins du pape Pie VII, de faire cette heureuse découverte. Elle eût lieu le premier jour de notre siècle, le 1^{er} janvier 1801. La nouvelle planète, comme du reste Uranus, fut prise tout d'abord pour une comète ; mais, quand on eût établi son mouvement elliptique, on la reconnut ce qu'elle est en effet et on la classa parmi ses congénères sous le nom mythologique de Cérés, la déesse protectrice de la Sicile.

Il n'est personne qui ne soit frappé de la ressemblance qu'il y a entre le pronostic de Képler et celui de Le Verrier. Tous deux, quoique partant de principes divers, surent conjecturer l'existence d'astres non observés jusque-là. La grande idée de l'harmonie dans la création avait suffi à Képler pour formuler une prédiction semblable à la plus étonnante des conclusions de la science moderne. Que ces considérations abstraites n'offrent pas la meilleure voie à suivre dans l'étude des mystères de la nature, c'est vrai ; mais quand un Büchner, un Tuttle et d'autres matérialistes de la même école, nient l'ordre et l'harmonie des cieux, comme rêves des croyants, il nous suffit, pour leur répondre, de les inviter à nous raconter l'histoire de la découverte des petites planètes.

Il y avait un peu plus d'un an que Cérés était découverte, lorsque Olbers, un astronome de Brême, remarqua, le 28 mars 1802, un petit astre dans la constellation de la Vierge. Comme à l'habitude, il le crut une comète ; mais, quand ensuite, cet astre eût été examiné à la lumière des lois ordinaires et même avec plus de rigueur que tout autre, vu que la lacune entre Mars et Jupiter était comblée, cet astre semblait détruire l'harmonie, il fût considéré comme une des planètes et reçut le nom de Pallas. Les astronomes n'avaient pas réfléchi sur la petitesse de Cérés, et ils ne soupçonnaient pas encore qu'à la planète, conjecturée par Képler, pouvait être substitué tout un nombre de planètes plus petites dont la somme équivaldrait à un globe de juste grandeur.

Mais, lorsque Harding, deux ans après, le 1^{er} septembre 1804, découvrit le troisième de ces mondes pigmentés, désigné par lui sous le nom de Junon, on commença à soupçonner la réalité, et à penser que ces trois astres n'étaient que des fragments d'un autre plus ancien, brisé par une explosion ou par le choc d'un corps étranger. Olbers se mit donc à examiner la région du ciel où devaient, dans cette hypothèse, se trouver les fragments de ce monde disparu, et, le 29 mars 1807, il découvrit encore Vesta, le plus brillant de tous les astéroïdes, visible alors à l'œil nu comme une étoile de 6^{ème} grandeur.

Les découvertes en restèrent là jusqu'en 1845 ; depuis lors, elles ont été en se multipliant, si bien que chaque année, c'est une dizaine de planètes qui se révèlent à la terre. Leur nombre est aujourd'hui de 220, et nous ne voudrions pas assurer que ce nombre ne se sera pas élevé à 221 ou même plus, lorsque nos lecteurs liront cet article.

Peut-être en entendant parler de découvertes si fréquentes, quelques-uns de nos plus ardents explorateurs sentiront naître en eux le désir de se signaler par la découverte d'un monde, serait-ce d'un petit ; ils en auront même l'espérance, quand ils sauront qu'il n'est nullement nécessaire d'être astronome pour cela. Celui qui découvrit Astrée et qui ouvrit la nouvelle chasse donnée aux astéroïdes en 1845, était un certain Henke, maître de postes à Berlin ; et, si l'astronome de Gasparis en fit lever 9, Palisa au moins 15, Peters jusqu'à près de quarante, un peintre, simple amateur en astronomie, Goldschmidt, en vit 14 de la fenêtre de sa chambre.

Pour être mis au nombre des découvreurs des mondes célestes, il suffit d'avoir un bon télescope, une carte céleste bien exacte, un peu d'expérience, une patience héroïque et un brin de fortune. Avec une carte du ciel, qui donne fidèlement la place occupée par les étoiles fixes jusqu'à celles de la 11^e ou 12^e grandeur, l'explorateur choisit la région du ciel sur laquelle il braquera son télescope et commencera ses recherches. Ce sera d'ordinaire entre la ligne du zodiaque, puisque la plus grande partie des orbites planétaires ne sortent pas de ces limites.

Le travail consiste à comparer un à un les astres qu'il verra avec ceux marqués sur la carte. Que si quelqu'un vient à manquer, ou s'il en survient un nouveau ou si l'un d'eux change de place, celui-là qui s'est déplacé est indubitablement ou une planète ou une comète. Ce qu'il est de fait, on pourra parfois le décider cette nuit-là même. Mais l'heureux explorateur, qui a à cœur de s'assurer la gloire de cette découverte, ne devra pas perdre de temps et aura tout aussitôt à en télégraphier aux principaux observatoires. Car, il pourrait se faire que de deux stations diverses, deux observateurs eussent découvert la même planète : cela s'est

vu, et, dans ce cas, le premier qui en donne avis est le seul qui a tout l'honneur.

Ces détails suffisent pour montrer la nécessité des cinq moyens désignés plus haut. Il faut une carte céleste exacte ; c'est un des termes essentiels de la comparaison, et peut-être, fût-ce au manque de cartes telles que fut due l'interruption signalée dans la découverte des astéroïdes, après le quatrième. Il faut un bon télescope : les astéroïdes sont d'un volume si petit qu'ils ont à peine l'apparence d'astres d'une grandeur infime. La patience est nécessaire, car des années entières peuvent s'écouler avant qu'aucune de ces petites planètes se présente dans la région du ciel choisie pour ces explorations. Enfin la fortune n'est pas de trop, parce qu'avec elle on ne court pas de risque de se voir ravir la couronne désirée, au moment même où l'on baissait la tête pour la recevoir.

GIULIO.

(A suivre)

NOS GRAVURES

Le printemps

(POÉSIE DU XVE SIÈCLE)

Le temps a laissé son manteau
De vent de froidure et de pluie,
Et s'est vestu de broderie,
De soleil raiant cler et beau.

Il n'y a ni beste ni oiseau
Qui en son jargon ne chante ou crye :
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent, en livrée jolie,
Gouttes d'argent, d'orfèvrerie ;
Chacun s'abille de nouveau ;
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

(CHARLES D'ORLÈANS, 1440.)

L'été

Le soleil luit et la nature
Resplendit d'un éclat soudain ;
Brillants rayons, clarté si pure !
O douce fraîcheur du matin ;

Tout se réveille et tout s'anime
Dans les haumeaux, dans les cités ;
L'astre poursuit son cours sublime,
Inondant les airs de clartés.

Les monts, les bois et les rivages
Entonnent des hymnes divers.
A tant de sublimes hommages
Mêlons la voix de nos concerts.

L'automne

Les arbres ont quitté leur habit de printemps.
Aux rameaux que j'ai vus de fleurs tout éclatants
Pendent et la pomme et la poire.
Le soleil à la vigne a prêtés ses rougeurs,
Et le cep, aux ciseaux des joyeux vendangeurs,
Offre la grappe noire.

Ainsi chaque saison, diverse en sa beauté,
Par ses présents divers atteste la bonté
Du Dieu puissant qui nous les donne ;
Après des dons brillants viennent des dons meilleurs.
Puisse notre printemps porter aussi des fleurs
Qui deviennent fruits à l'automne !

L'hiver

La brume et la froidure
Ont passé sur nos champs.
Et leur belle parure
S'envole au gré des vents ;
Ainsi, de cette vie
La fragile beauté,
Bientôt évanouie,
N'est qu'une vanité.

Le brouillard sur la plaine
Se traîne lentement,
Et le soleil à peine
Vient briller un moment.
Ainsi, quand la tristesse
S'abat sur notre cœur,
Tout espoir le délaisse,
Ou n'est qu'une lueur.

La longue nuit commence,
Le feu s'éteint, l'on dort ;
Tout est dans le silence.
Tout ressemble à la mort.
Ainsi de ma carrière
Le terme est près de moi ;
Mais mourir, ô mon Père,
C'est m'en aller vers toi.

—M. Joseph Héту, fils de M. le Notaire Héту, de Montréal, et élève du collège Ste-Marie, a été admis à l'étude du notariat, après un brillant examen.

PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU

La pluie qui tombait pendant toute la nuit de samedi à dimanche, a fait craindre un instant que la procession ne puisse avoir lieu ; cependant, dimanche matin, le temps se remit au beau, et, vers dix heures, on s'aperçut avec plaisir que la fête aurait lieu.

De superbes arcs de verdure avaient été érigés, avec des inscriptions appropriées, sur tout le parcours de la procession, et les citoyens avaient déployé beaucoup de zèle et travaillé énergiquement pour décorer leurs résidences avec de la verdure, des drapeaux et des banderoles pour saluer le passage du Saint-Sacrement.

Dans la rue Lagauchetière, nous avons remarqué plusieurs maisons décorées avec beaucoup de goût. Nous mentionnerons entre autres celle de M. Alfred Pauzé, au n° 346, et celle de son voisin, M. Barbeau. Plus bas, nous nous sommes arrêté devant la demeure de M. Gravel, libraire, et à côté celle de M^{me} Vve Fabre. C'était admirable. Au n° 197, M. Amyot, épiciier, qui a droit à nos félicitations. Dans la rue Visitation, coin Lagauchetière, se trouvait le reposoir, un petit chef-d'œuvre de patience. Un peu plus loin, l'asile de St-Vincent de Paul, dirigé par les Sœurs de la Providence. Cette vaste maison disparaissait sous les tentures. Que de travail il a fallu pour arriver à ce résultat ! Quel beau coup-d'œil ! La foule n'a cessé de stationner devant cet établissement de charité.

Le défilé s'est fait dans l'ordre le plus parfait ; il a commencé à quatre heures et ne s'est terminé qu'à sept heures.

Le Saint Sacrement était porté par S. G. Mgr. Lorrain.

Les sociétés irlandaises fermaient la marche de la procession. La garde d'honneur du Saint-Sacrement avait été fournie par le 65^{me} bataillon, qui marchait sous le commandement du lieutenant-colonel Ouimet, M.P., précédé par son magnifique corps de musique.

La procession défila par la Côte de la Place-d'Armes, les rues Craig, Saint-Urbain, Lagauchetière, Visitation, Notre-Dame Est et Centre, pour se disperser sur la Place-d'Armes.

On estime à environ 6,000 le nombre de personnes qui ont figuré dans les rangs de l'imposante procession de dimanche.

LE COURONNEMENT DU CZAR

ENTRÉE DU CZAR À MOSCOU

Moscou, 22.—Ce matin le temps était magnifique pour l'entrée officielle de l'empereur et de l'impératrice. Le parcours de la procession entre Petrowsky et le Kremlin, qui est de quatre milles et demi, était bordé de spectateurs. Les couleurs nationales permises sont les drapeaux des différentes ambassades.

Sur le parcours de la procession des centaines de mâts vénitiens sont richement pavoisés. Tous les dômes et les flèches de la ville sont décorés.

Des milliers de personnes ont passé la nuit dehors pour avoir une bonne place ce matin pour la fête. Des milliers d'autres encombraient les églises et priaient pour que la vie de l'empereur soit épargnée.

La diplomatie et autres hauts fonctionnaires qui n'occupaient pas une place dans les rangs de la procession, étaient dans des tribunes érigées le long de la route.

L'empereur portait l'uniforme de général et montait un magnifique cheval. Il chevauchait un peu en avant de quatre généraux, mais ces derniers veillaient de près sur sa personne. Son attitude était ferme, et il souriait gracieusement à la foule qui l'acclamait.

Ces acclamations parcouraient sans interruption les rangs serrés des spectateurs, et les milliers de spectateurs qui avaient pris place aux balcons et aux fenêtres.

Le passage de l'impératrice a été salué avec enthousiasme. Sa fille, la grande Xenia, envoyait des baisers à la foule. Les ducs formaient un groupe brillant. La députation asiatique formait un groupe non moins brillant. Les carrosses de gala étaient splendidement décorés et le tout produisait un effet impossible à décrire.

Toute la route était bordée de troupes. Au moment où le cortège faisait son entrée dans la ville, un salut de 71 coups de canon fut tiré de la place Tsar Kara. Le gouverneur-général de Moscou reçut l'empereur aux portes de la ville, puis se joignit au cortège avec sa suite.

Les travaux pour l'illumination du Kremlin, de ses tours et de ses clochers, sont terminés. Le Kremlin et ses tours seront éclairés avec des lanternes vénitiennes et des verres de couleur. Le clocher d'Ivan-le-Grand et celui de l'Assomption seront illuminés à l'aide des lampes électriques d'Edison, au nombre de 2,500.

Huit soleils de la force éclairante de 10,000, à 40,000 bougies darderont leurs feux des tours du Kremlin. Ces appareils seront actionnés par 70 machines électriques.

Moscou, 24.—Après être entrés au Kremlin, les officiers de la cour présentèrent à Leurs Majestés le pain

et le sel sur des assiettes en argent et en or. Après quoi Leurs Majestés se retirèrent dans les appartements. Les cloches sonnèrent à toutes volées et un salut de 101 coups de canon fut tiré.

Le duc d'Edimbourg venait à la suite du Czar dans la procession. Six mille enfants, en robes blanches, chantaient *Vive le Czar*.

Dans le programme des fêtes à l'occasion du sacre, il y a quatre bals donnés par les ambassadeurs d'Allemagne, de France, d'Angleterre et d'Autriche.

Les femmes des hauts fonctionnaires vont avoir de bien lourdes dépenses de toilettes à inscrire dans leur budget de 1883. Les plus modestes ne pourront s'en tirer à moins de quatre à cinq mille roubles.

On voyait beaucoup de drapeaux américains sur le parcours de la procession.

Le couronnement du Czar a eu lieu dimanche. A la semaine prochaine les détails.

CHOSSES ET AUTRES

Le Parlement fédéral a été prorogé vendredi de la semaine dernière.

La Cour de Révision a rendu jugement annulant l'élection de M. Leblanc, dans le comté de Laval.

Le R. P. Lacasse, O.M.I., est parti de Québec pour aller reprendre ses missions du Labrador.

Le prince Jérôme-Napoléon est de retour à Paris de sa visite à l'ex-impératrice Eugénie.

Son Excellence le marquis de Lorne et la princesse Louise se rendront à Québec le 15 de juin.

Sir John a fait connaître l'intention du gouvernement de convoquer à l'avenir le parlement le 15 janvier.

La soirée dramatique et musicale au bénéfice de la famille de Lorimier a donné un bénéfice net de \$200.

Trois peintres américains ont été médaillés au Salon de Paris : ce sont M.M. Pearce, Whistler et Dannot.

L'hon. M. Chapleau est de retour à Ottawa. Sa santé s'est un peu améliorée.

Le Saint-Siège a répondu à la note de la Prusse qu'il ne pouvait accepter les conditions contenues dans cette note.

On dit la reine Victoria dans un état d'abattement que ses médecins comme les membres de la famille royale ont vainement essayé de dissiper.

Sir Alexander Galt, le huit-commissaire du Canada à Londres, s'est embarqué la semaine dernière pour revenir au Canada.

Le commandant des troupes françaises au Tonquin a reçu ordre de repousser les troupes chinoises si elles essaient d'entrer dans cette province.

Le gouvernement français a envoyé une dépêche à l'amiral Pierre pour le complimenter sur la prise de Madinga, dans l'île de Madagascar.

Nous sommes heureux d'apprendre que Sa Grandeur Mgr Taché, dont nous avons annoncé la grave indisposition, se rétablit promptement.

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication d'une petite étude sur le bienheureux Jean-Bte. de la Salle, fondateur des écoles chrétiennes, et sur saint Vincent de Paul, par Charles Thibault.

M. Ernest Desrosiers, avocat, a pris, dit-on, une action en dommages au montant de \$10,000 contre le *Monde*, pour articles publiés dans ce journal et dirigés contre lui, paraît-il. L'avocat de la poursuite serait M. Lareau.

Dans un récent concert à Boston, notre jeune et distingué compatriote, Alfred Desève, a remporté un véritable succès, bien qu'il eût à soutenir la comparaison avec quelques-unes des sommités musicales d'un des centres les plus artistiques des Etats-Unis.

M. Whalen, de Montréal, a signé avec le gouvernement provincial le contrat pour la construction du nouveau palais de justice de Québec. Le prix du contrat est de \$135,000. On a choisi l'ancien site sur la Place-d'Armes.

On dit que le cardinal Manning assistera, si l'état de sa santé le lui permet, à un lever que tiendra le prince de Galles au nom de la reine. Ce sera la première fois qu'un évêque anglais catholique aura été à la Cour, depuis la fondation de la Réforme.

Le Pape a autorisé le cardinal Lavignerie à faire des représentations à la France sur la nature des rapports entre le Vatican et le gouvernement français, qui dégé-

nèraient bientôt en rupture ouverte sans les efforts constants de la cour de Rome pour empêcher ce résultat. Le gouvernement français a fait une réponse amicale aux représentations du cardinal.

Le Rév. P. Resther a commencé, avec succès, sa campagne de prédication en faveur de la colonisation. Depuis le mois dernier il a parcouru les paroisses de Beauharnois, Vaudreuil, Sainte-Anne du Bout de l'Isle et Châteauguay. Dans chacune de ces paroisses il a été accueilli avec une très grande bienveillance, et sa parole éloquentes a porté ses auditeurs à donner généreusement en faveur de cette œuvre éminemment patriotique. Nous espérons que ce bon exemple sera suivi dans les autres localités où le Rév. Père se présentera incessamment. On sait que les quêtes qu'il fait ont pour but de bâtir des chapelles et aider aux premiers frais du culte dans les nouveaux cantons de la vallée de la Rivière-Rouge et du Nominique.

Maladies de Bright et Diabète.—Faites attention à tous ces médicaments qui sont vendus pour la guérison de toutes les maladies du foie et des rognons—ils ne font que soulager sans guérir radicalement. Le seul spécifique contre ces maladies sont Amers de Houlblon—cure certaine et définitive.

DE TOUT UN PEU

Les vaches doivent avoir une nourriture aussi variée que possible. Plus les aliments qui leur sont donnés sont différents, plus grande sera la quantité consommée et ainsi que la production du lait et du beurre. Les pelures de pommes de terre et de pommes qui, sur les grandes fermes sont souvent jetées, ainsi que d'autres déchets de végétaux, sont avidement mangés par les vaches et suffisent seuls à leur rendre plus agréable leur nourriture ordinaire.

Voici une statistique assez curieuse des mariages en France pendant l'année 1882. Il y a été contracté 279,580 mariages, dont 236,605 entre garçons et filles ; 11,369 entre garçons et veuves ; 20,943 entre veufs et filles et 10,663 entre veufs et veuves.

Il ressort de cette statistique qu'il se marie, en France, plus de filles que de garçons et plus de veufs que de veuves, ce qui rétablit la proportion.

Un des membres les plus notables du monde artistique de Berlin, est doué d'un caractère romanesque presque exalté. Lorsqu'il se maria récemment, il fit promettre à sa femme que s'il venait à mourir le premier, elle se tuerait en présence de son cercueil.

Ces jours-ci il eut l'idée de faire son testament, et il légua sa fortune assez considérable à divers établissements charitables. Madame, ayant eu connaissance de ces dispositions, entra dans une violente colère.

—Mais enfin, dit le mari, n'est-ce pas convenu que tu dois te tirer un coup de revolver lorsqu'on viendra pour m'emporter au cimetière ?

—C'est vrai, répondit-elle ; mais si je me manque !

On sait que, dans les maisons de force d'Angleterre, où l'on renferme les vagabonds et les mendiants, se trouvent des *treadmill* ou roues de discipline.

Ce sont de grands cylindres creux dans lesquels on introduit ceux des prisonniers qui ont commis quelque méfait, et où ils sont obligés de jouer, sans aucun résultat utile, le rôle d'un écureuil.

Dernièrement, un juge, le baron Platt, se sentait pris du désir de voir de près une prison de force de la métropole.

N'ayant jamais vu fonctionner ces fameux moulins auxquels il avait envoyé cependant tant de victimes, lord Platt voulut, dans un but philanthropique, se donner une idée du supplice.

Il monta sur le moulin et pria le gardien de mettre la machine en mouvement.

Le condamné est obligé de gravir les échelons d'une roue qui tourne, l'immobilité n'est pas possible. Chaque fois qu'un degré se présente, il faut le gravir, le supplice est d'autant plus raffiné que le condamné ne monte ni ne descend, et qu'il reste toujours suspendu à la même hauteur.

Au bout d'une minute de ce travail fatigant, lord Platt cria au garçon d'arrêter.

—Excusez-moi, monsieur, lui dit le gardien, mais vous ne pouvez pas descendre. Le moulin ne s'arrêtera pas avant vingt minutes ; j'ai monté la machine pour le plus court espace de temps possible.

Vous vous figurez la grimace que faisait le baron sur le moulin maudit ! Il suait à grosses gouttes et pestait avec rage contre le gardien.

Durant vingt minutes, il resta cloué à la même place, levant tantôt la jambe droite, tantôt la jambe gauche, l'infamale machine se dérobait sous lui deux fois par seconde, et l'on doit s'imaginer que cette gymnastique éffrénée dut rudement secouer le malheureux juge.



LE PRINTEMPS



L'ÉTÉ



L'AUTOMNE



L'HIVER

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

VII

EN COEUR SÛRÉ

La demande d'Amédée au Ministre eut le résultat qu'il en attendait. Mes en disponibilité jusqu'aux vacances, il fut, au mois d'octobre, envoyé dans un collège du centre dont la rhétorique était vacante. Annonciade, qui avait souhaité ce changement, ne l'apprit pas sans émotion. Cela ressemblait à une rupture avec la famille, et la famille lui était bien chère.

On trouva la trace de ses déchirements dans une lettre qu'elle écrivit, à cette époque, à sa sœur : nous transcrivons le passage qui les révèle :

« Quand nous nous embrassâmes, ma sœur chérie, il y a quatre mois, nous ne nous disions pas que cette caresse du départ, échangée sur le seuil d'une vie nouvelle, serait peut-être la dernière donnée et reçue entre nous dans ce monde où tant de douleurs nous sont cachées.

« Nous ne retournerons pas à Remillac, chère Marie ; peut-être l'as-tu pressenti en voyant Amédée prolonger son congé sous un prétexte de voyage qui, à toi seule, n'a pu faire allusion. Ne t'attilles pas de cette décision : tu gardes la meilleure part, tu restes aux lieux bénis de l'enfance, où chaque trace est un souvenir, chaque buisson un ami. Notre commun repos a exigé ce sacrifice, ce douloureux sacrifice. Je sens amèrement que je perds une tendresse sensible dont j'avais grand besoin, la sainte tendresse du foyer maternel, où trois cœurs m'ont abritée contre les orages, contre les douleurs de la vie. Voilà donc où aboutit la passion ! A briser les plus doux liens, les liens de fleurs de l'enfance pour y substituer un attachement étranger qui, peut-être, ne réalisera ni les besoins de l'âme, ni les rêves de la pensée. Toute la vie nous cherchons le bonheur... le trouverons-nous jamais ? »

Amédée et Annonciade se rendirent à leur nouvelle résidence. Rien ne vint attrister ni embellir le voyage : le premier, suivant les conventions faites avec lui-même, affectait un calme dont il ne se départit plus. La jeune femme en parut reconnaissante et se montra plus égale de caractère et plus affectueuse. La paix, non pas celle qui procède de deux cœurs merveilleusement unis et sûrs de leur mutuel accord, mais la paix qui résulte de l'absence du choc et d'orages, ils l'avaient.

Dans une petite ville de L... où ils ne connaissaient personne, ils prirent une maison isolée, loin des murs, enclavée dans un jardin avec massifs et buissons simulant, à l'œil complaisant, un petit parc. Cette demeure, située à mi-côte, descendant vers le Sud, recevait les premiers rayons du soleil levant ; elle était donc saine et gaie ; au bas du jardin s'ouvraient des vallées délicieuses que découpaient des rideaux de peupliers, des roses blanches et rouges, des lilas, des oeillets, des pensées, du réséda, des convolvulus, du jasmin, des dahlias et mille autres fleurs variées, mélange délicieux de couleurs et d'odeurs, emplissaient le parterre et réjouissaient le regard. Dans cette charmante retraite créée tout exprès, semblait-il, pour cacher le bonheur, eût-on pu soupçonner les chagrins et les regrets qu'elle abritait. Quel passant, s'arrêtant avec complaisance devant la grille dorée, apercevant cette jeune femme dans les allées sablées et fleuries, fleur elle-même par sa jeunesse et sa beauté, n'aurait-elle pas sa position et sa vie ? Hélas ! que d'amertumes recouvraient ces dehors qui faisaient penser au ciel !

Annonciade refusa de faire les visites qui suivent en général une arrivée et une installation dans une ville étrangère. Elle prétextait sa santé, réellement affaiblie, depuis quatre mois, par suite de la langueur dans laquelle son âme était plongée. Elle accomplissait chacun des actes de sa nouvelle existence avec une scrupuleuse exactitude, avec une douceur angélique, mais sans intérêt, et on pourrait dire sans participation de la volonté. Sa maison était tenue avec un ordre et un soin parfaits, les domestiques aimaient son service, son mari la trouvait prévenante et pleine de sollicitude, seulement, cette égalité d'humeur, si voisine de l'indifférence, était le prélude de la consommation qui devait, en si peu de temps, flétrir cette fleur à peine éclosée.

Amédée, quoique profondément contrarié, fit seul les visites à ses collègues. Bien des susceptibilités en furent éveillées, et les excuses d'Annonciade produisirent une impression défavorable à la jeune femme.

Le jeune ménage se scinda dans la forme, l'un vécut beaucoup au dehors, l'autre s'enferma dans sa douleur pour en mourir. Aucun d'eux n'avait pris le chemin des suprêmes consolations.

Cinq mois après leur arrivée à L... vers la fin de février, Amédée dit en déjeunant un matin à sa femme :

— J'ai reçu pour vous et pour moi une invitation à dîner le mardi gras, chez madame d'Auriac ; on doit danser le soir, vous sentez-vous le courage de m'y accompagner ?

Elle pencha tristement la tête :

— Vous savez que ce genre de distractions n'a aucun attrait pour moi.

Amédée la regarda fixement :

— Comment expliquer votre éloignement pour des plaisirs si bien faits pour votre âge ? Le public, qui vous connaît mal, ou plutôt qui ne vous connaît pas du tout, met cela sur le compte d'une fierté bien éloignée de votre caractère.

— Qu'importe l'opinion ? murmura Annonciade avec une superbe indifférence.

— Nous en sommes forcément les esclaves, répondit Amédée : dans une petite ville et dans ma position, il y a bien des gens à ménager.

— Quelle est cette famille d'Auriac ? demanda Annonciade, pour détourner la conversation d'elle-même.

— Une des bonnes familles de L... répondit Amédée : vous y rencontrerez le grand monde de la province.

— Il doit y avoir là un curieux assemblage de petites prétentions et de petits ridicules, dit Annonciade retrouvant un peu de sa malice d'autrefois ; madame de Serdot a des copies partout.

— Vous donnerez à cette société une leçon de goût et d'élé-

gance, dit tendrement Amédée en s'emparant du bras de la jeune femme pour la conduire au jardin.

Et, tout en la guidant dans les allées sablées, mais dépouillées de verdure, admirant sa grâce, le charme et l'harmonie de son visage, la limpidité de son regard, la simplicité attrayante de ses manières, il ressentit une impression si vive d'admiration, qu'il tomba aux pieds de la jeune femme et baisa tendrement sa main.

Elle rougit et s'éloigna furtivement comme une coupable. Pendant quelques instants, elle resta silencieuse et tint ses yeux baissés. Son visage s'était altéré, elle faisait des efforts pour le dérober aux regards d'Amédée. Le doute, ce sentiment en général mauvais et amer, seulement doux dans une circonstance analogue à celle que nous rapportons, pénétra délicieusement dans l'âme de la petite fée. Elle ne se dit pas que le passé n'était qu'un songe, mais que le cœur d'Amédée pouvait guérir de sa première affection et revenir vers elle. Il ne lui fallut pas moins de cinq minutes pour recouvrer du calme, et encore ne se retourna-t-elle pas, de peur que sa physiognomie ne démentit la banalité de ses paroles, lorsqu'elle demanda :

— A quel propos madame d'Auriac donne-t-elle une fête, et à quel titre y sommes-nous invités ?

— J'ai son fils dans ma classe, un grand nigaud dont je ne peux rien faire ; madame d'Auriac possède en outre un capital de quatre filles à marier, lourde charge par le temps qui court, où tout se cote à la bourse, sauf les filles sans dot ; madame d'Auriac spéculait donc sur les divers talents et avantages de ses filles qu'un bal met en lumière.

— Vous devenez méchant, Amédée ; madame d'Auriac ne serait pas la première qui aurait conquis un gendre au bal.

— Chacun fait la guerre comme il peut, reprit Amédée toujours souriant ; madame d'Auriac n'a pas la prétention d'avoir inventé quelque chose ; la bonne dame est aussi nulle que ses appartements.

— Le portrait que vous faites est peu séduisant, et suffira, je pense, du moins à mes yeux, pour motiver mon refus.

— Ainsi vous persistez ?

— Plus que jamais ; maintenant, je suis une vieille femme, j'en ai les goûts.

— Une vieille femme sous les pas de laquelle naissent des fleurs, dit Amédée se précipitant pour cueillir une violette qu'Annonciade touchait du pied ; je la garde, elle me semble éclore d'un de vos sourires.

— Flatteur ! murmura la petite fée en fixant sur lui ses yeux limpides, dans lesquels, comme une leur nouvelle, rayonna un peu de bonheur.

Amédée vit ce regard et fut sur le point de jeter un cri d'actions de grâces, mais la crainte de mettre en fuite la chère vision le contint.

La promenade s'acheva en silence ; ce silence lui-même était la preuve que leurs cœurs se rapprochaient.

Huit jours après, le salon de madame d'Auriac recevait la société de L... Si Amédée eût encore été le joyeux compagnon de notre premier chapitre, il se serait bien égayé des préparatifs faits pour ce bal. Dans les maisons où la fortune, le personnel de la domesticité, l'étendue du local, la disposition et l'ameublement des appartements ne sont point en rapport avec les exigences d'une fête, les réceptions sont toujours prétentieuses et grotesques. C'est un spectacle que la province offre tous les jours. Malheureusement, l'âme d'Amédée, cruellement froissée, n'avait plus de regards pour les petites misères locales et ses lèvres plus de plaisanteries pour en rire. Il traversa tout ce bric-à-bras sans en analyser la valeur et alla directement à la maîtresse de la maison pour lui offrir les excuses d'Annonciade.

Madame d'Auriac fut très vexée de l'absence de la jeune femme, elle se flattait de la recevoir la première et de la présenter à la société très désireuse de connaître cette étrangère qui n'avait point fait de visite. On espérait qu'elle était laide ou ridicule ; quel bonheur de pouvoir se venger de son indifférence en la critiquant à belles dents !

Amédée était seul.

— Comment... Madame n'est pas venue ? demanda madame d'Auriac sèchement.

— Sa santé un peu délicate ne lui permet pas de sortir le soir ; aussitôt qu'elle sera mieux, elle aura l'honneur...

Madame d'Auriac l'interrompit :

— Je comptais sur elle ; je pensais qu'un peu de distraction n'est que salutaire ; elle aurait pu ne pas venir tard ; enfin, à L... on donne rarement des fêtes ; une occasion perdue...

— J'augmenterai mes regrets, brusqua à son tour Amédée impatient, en lui disant combien votre bal est animé et brillant.

Madame d'Auriac, un peu adoucie par ce compliment, reprit :

— C'est dommage que votre femme soit si malade, je l'ai aperçue un dimanche à la messe de l'hospice, et j'ai pensé qu'avec un peu d'embonpoint et des couleurs, elle serait très bien.

— Je trouve avec vous, madame, qu'Annonciade est d'une blancheur extraordinaire.

— Comment l'appellez-vous ? Annonciade ! Quel nom curieux.

— Je suppose, madame, qu'elle est née le jour de l'Annonciation ; en tous cas, c'est un nom qui se donne en Italie, et sa mère, madame de Ribienne, est de race italienne.

Madame d'Auriac n'écoutait pas ; absorbée par le piano et le violon qui préludaient en désaccord, elle dit avec vivacité :

— Voilà qu'on va danser, quel entrain, mes fillettes donnent l'exemple ; regardez-les !

Amédée tourna complaisamment les yeux vers le groupe indiqué : les demoiselles d'Auriac se tenaient par rang d'âge, l'aînée dans ses vingt ans, la cadette dans ses dix-sept. Elles avaient ce qu'on appelle vulgairement la beauté du diable, des couleurs vives annonçant une surabondance de santé ; elles portaient des robes de mousseline brodées par leur mère, leurs mains grosses et rouges se dissimulaient mal dans des mitaines de filet, leur propre ouvrage. Leurs regards anxieux parcouraient le salon pour voir quel heureux mortel allait venir mettre à leurs pieds une invitation pour la contre-danse qui se préparait.

Madame d'Auriac laissa un instant Amédée à ses sentiments, puis lui prenant le bras familièrement et se penchant comme pour une confidence :

— Dites donc, monsieur le professeur de rhétorique, vous devriez bien engager vos collègues à se marier. J'ai là mon Elodie, c'est la perle des femmes ; cette enfant-là sait tout. En pension elle avait des prix dans chaque faculté... Je voudrais que vous parliez d'elle à ses maîtresses ; elles lui trouveraient un esprit rare.

— Je serai très heureux de m'instruire à son école, dit Amédée se promettant un léger sourire, tout en cherchant à se soustraire à la loquacité maternelle.

— C'est ça, faites-la danser... va-t-elle être contente ! Et vous allez voir, tout professeur de rhétorique que vous êtes, qu'elle ne sera pas embarrassée dans la conversation. Ah ! vrai, son mari sera plus heureux qu'un roi.

Amédée s'inclina et se dit que ce n'était pas très difficile.

Ils arrivèrent auprès des quatre sœurs, de roses devenues rouges d'émotion, d'attente et d'orgueil.

— Elodie ! cria madame d'Auriac de façon à faire lever la tête à toutes les mères, en peine de filles, monsieur le professeur de rhétorique veut te faire l'honneur de danser avec toi la première.

— Si mademoiselle est libre, murmura en s'inclinant Amédée fortement agacé de son exhibition.

— Oui, monsieur, répondit une petite voix flûtée cherchant le ton musical.

Amédée offrit sa main parfaitement gantée de Boivin à la spirituelle Elodie.

— Allons, je vous laisse, on va commencer, dit la mère. Et toi, Elodie, ne fais pas la sottise, Monsieur est le professeur de ton frère, ça n'est pas gênant.

La lèvre d'Amédée grimaça un amer sourire, il fut pour dire bêtement :

— Ne vous gênez pas, précepteur de votre frère, je suis presque de la famille.

Mais un souvenir le mordit au cœur. Un jour serein se leva dans sa pensée, le salon et la vulgaire société qui l'entourait disparurent ; il revit un parc dans lequel blanche et sans pature, rien qu'un rayon de lune sur la tête et des fleurs sous les pieds, une femme rêvait. Celle-là aussi était sœur d'un de ses élèves.

Comment descendre de cette sphère céleste à cette commune et sottise fille qui n'est fière de danser avec Amédée que parce qu'il a pour collègues cinq ou six professeurs, garçons sur lesquels toutes les mères tirent à boulets rouges ; comment lui dire cette triviale banalité :

— Vous aimez la danse, mademoiselle ?

— Oui, monsieur.

— Elle ne vous fatigue pas ?

— Non, monsieur.

Diable, pensa Amédée ahuri, nous allons aller loin.

Il aurait bien voulu la complimenter sur quelque chose ; sur sa beauté, elle était laide ; sur sa distinction, elle avait des mains rouges et des mitaines de filet.

Il la laissa danser, et, hélas ! il dansa.

Vers la fin de la contre-danse cependant, il se repentit de sa mauvaise grâce. On l'avait bien accueilli dans cette famille, et ce n'était pas la faute d'Elodie d'être laide ni d'avoir une mère enrichie de quatre filles à marier.

— Est-ce vous, mademoiselle, qui avez décoré les vases de la cheminée ?

— Ce sont les petites, répondit Elodie avec un suprême dédain, en parlant de ses sœurs.

— C'est une innocente distraction que vous auriez pu vous permettre, reprit Amédée sur le ton du badinage ; je sais bien que c'est une indigne contre-façon de l'art, mais j'ai vu à Paris beaucoup de grandes dames s'en amuser.

— C'est au moins du temps gaspillé, dit Elodie d'un ton romain.

— Peste, mademoiselle, fit Amédée emporté, vous me semblez un philosophe en robe de bal.

— Vous pouvez rire, monsieur ; néanmoins, je ne dis que la vérité, je n'ai pas le temps de m'occuper d'arts d'agrément.

— Art d'agrément, à propos de potiches et de décalcomanie.

Ah ! soupira tout bas Amédée, il y a en France plus (pardon au beau sexe, mais Elodie en faisait à peine partie, elle était laide), d'animaux qu'on ne pense ; la variété en est infinie et inconue.

— Que dire à mademoiselle d'Auriac après cet éloquent début ? Rien.

C'est souvent le plus sage et toujours le plus facile.

Ce n'était pas l'affaire d'Elodie ; la danse l'avait un peu dégoûtée, et, si sottise qu'elle fût, elle comprenait fort bien que dans une petite ville où les hommes à marier sont rares, parce qu'il y a cent fois moins de jeunes gens que d'herbe dans les rues, les professeurs du collège qui peuvent devenir des licenciés, des agrégés, des professeurs de lycée, des censeurs, des procureurs, des inspecteurs académiques ou généraux, un tel parti n'était point à dédaigner par une fille sans dot. Elle fit donc à M. le professeur de rhétorique l'honneur de poser devant lui dans la douce espérance qu'il la marierait.

— Voyez, monsieur, pendant que mes sœurs s'amuse à peindre les vases et les assiettes, je fais nos résilles, nos mitaines, nos chapeaux et nos bottines.

Elle appuyait sur nos avec la conscience de sa supériorité.

— Miséricorde ! s'écria Amédée médusé ; avec vous, mademoiselle, les ouvriers vont mourir de faim.

(La suite au prochain numéro.)

Le Canada possède 7,530 milles de chemins de fer, représentant une valeur de \$415,611,810, soit \$36,900 par mille. L'an dernier, 9,362,335 passagers ont été transportés, donnant un revenu de \$10,018,000. Le fret, 13,576,000 tonnes a produit \$18,800,000. Les dépenses de ces chemins de fer ont été de \$23,000,000. Le Grand-Tronc et le Great Western ont une longueur de 2,114 milles ; l'Intercolonial, 840 ; le Pacifique, 865 ; le Canada Southern, 329, et le Northern 377.

Bizarre rencontre de mots :

— Si la Tamise passait à Paris et la Seine à Londres, qu'en serait-il ?

— Cela assainirait la Tamise et tamerait la Seine ! (Intraduisible en anglais !)

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de M. GALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

LA CHARITÉ PRIVÉE A PARIS

M. Maxime Du Camp vient de commencer, dans la *Revue des Deux-Mondes*, une série d'études sur la *Charité privée à Paris*. L'éminent académicien en explique ainsi les raisons qui l'ont décidé à entreprendre ce nouveau travail :

" Il me semble que l'heure est propice : l'inquisition s'est faite "laïque et obligatoire," comme l'enseignement qui, en invoquant le principe de liberté, démontre qu'il n'aime point la concurrence. On s'est donné le luxe d'un peu de persécution, persécution sans effusion de sang, je le reconnais ; on n'a conduit personne au chemin de ronde de la Grande-Roquette ni à la rue Haxo ; mais, persécution cruelle, car on a frappé des âmes qui en restent désorientées ; on a dispersé des hommes qui se plaisaient à vivre les uns près des autres, chassé loin des hôpitaux la consolation qui apaisait la souffrance ; on a enlevé des écoles l'image du Juste injustement condamné ; on a été inutilement brutal. Des congrégations contemplatives et enseignantes ont été expulsées ; il subsiste encore des congrégations charitables ; dépêchons-nous de les faire connaître, avant qu'elles soient dispersées à leur tour, et qu'elles soient contraintes d'abandonner les épaves sociales qu'elles ont recueillies, et devant le nombre desquelles l'Assistance publique se sentirait impuissante."

Plus loin, dans des pages que nous regrettons de ne pouvoir citer, l'auteur exprime l'admiration émue qu'a excitée en lui tout ce qu'il a vu de l'œuvre de ces congrégations ; il les montre se recrutant dans toutes les classes de la société, puis il ajoute :

" Sœur Marie, je vous ai reconnue ; lorsque, devant vous, la supérieure a prononcé mon nom, vous avez tressailli et votre tête s'est abaissée, comme si elle eût voulu disparaître sous les ailes de votre coiffe empesée. Votre aïeul maternel, le général....., était mon proche parent ; lorsque j'étais enfant, j'ai souvent joué avec votre mère, car nous étions à peu près du même âge. Je vous ai vue toute petite, je vous ai vue jeune fille ; vous souvenez-vous qu'un soir vous m'avez chanté l'*Adieu* de Schubert ? Vous aviez un cou charmant, que je prenais plaisir à regarder.

" Votre frère est comte et suit son chemin dans la vie. L'existence avait bien des séductions pour vous. Quand vous avez été majeure on vous a dit : " Il est temps de te marier ; " vous avez répondu : " Je serai l'épouse mystique de Celui qui est, et je soignerai ses pauvres. " Vous avez revêtu la lourde robe, vous vous avez coupé vos cheveux blonds—ils ont blanchi ! je n'ai pu les voir—et vous êtes devenue la mère de ceux qui gémissent. La pâleur du cloître est sur votre visage, qui n'a rien perdu de sa placidité enfantine ; votre main fine, qui avait de si jolis ongles en amande, s'est durcie, s'est ridée à retourner des paillasses, à panser des ulcères et à égrener le chapelet d'ébène. Les malheureux vous contemplent avec tendresse lorsque vous passez dans le dortoir en leur adressant une bonne parole. Un fait que j'ai remarqué m'a surpris. Lorsque vous étiez jeune, près de votre mère, dans la maison qui regardait un grand jardin, vous étiez triste et songeuse, comme si vous aviez porté la lassitude des jours trop longs ; quand je vous ai rencontrée après plus de vingt ans, dans votre infirmerie, vous m'avez semblé alerte, enjouée, prête à rire et cherchant à égayer vos malades. Est ce donc que la sérénité se trouve là où vous êtes ? Sœur Marie, ma cousine et ma sœur, ces lignes ne tomberont jamais sous vos yeux, ce qui me permet de vous dire : Vous êtes une sainte ! "

* *

C'est par les Petites-Sœurs des pauvres que M. Maxime Du Camp commence son enquête. Il a raconté l'histoire de cette fondation qui a renouvelé sous nos yeux les prodiges des siècles de foi. Tout cela est connu de nos lecteurs. Citons quelques observations :

" La religieuse est d'autant plus mère dans ses fonctions d'hospitalité que la vraie maternité lui fait défaut ; c'est ce que n'ont pas compris ces bons libre penseurs qui veulent infliger aux hôpitaux ce qu'ils appellent la *laïcisation*. Quel mot et quel acte barbares !—Ah ! je les connais les infirmières laïques, je les ai vues à l'œuvre, et je sais ce que leurs poches peuvent recéler de flacons d'absinthe et de saucissons.

" Dans leurs maisons avec leurs infirmes, les Petites-Sœurs des pauvres sont des mères ; si elles l'ignorent, je le leur apprend ; mères tendres, mères câlines, accortes, toujours souriantes, comme il convient d'être pour amuser des enfants. J'ai vu là des béguines jeunes et fraîches qui marchent entourées d'une bande de fils dont le plus jeune a soixante-quinze ans. C'est un spectacle dont il est difficile de ne pas être ému. On ne m'en donnait pas la représentation ; j'ai regardé par des lucarnes, par des portes entre-bâillées, j'ai vu sans être vu et j'ai surpris la vie de famille dans l'expansion de ses habitudes quotidiennes.

" Ce qui m'a frappé chez les Petites-Sœurs des

pauvres, c'est leur gaieté. Le rire s'épanouit sur leurs lèvres comme s'il faisait partie de la règle imposée. L'âme est sereine et la conscience du devoir accompli donne à tout leur être une sorte de placidité satisfaite qui se traduit par un épanouissement intérieur dont le visage est illuminé. Rien ne les trouble, du reste, et quand même les bruits du monde n'expireraient pas au seuil de leur retraite, les occupations sont si multipliées et se succèdent dans un ordre si régulier, qu'elles n'ont point le temps de donner une pensée aux choses d'ici-bas. Que leur importent le souci des événements, la déception des efforts, l'incohérence des faits, la chute des grands hommes et l'avènement des petits ? Ont-elles le loisir de songer à ces misères, lorsqu'il faut pourvoir aux exigences de la famille dénuée, mal vêtue, affamée, impotente, qui sans cesse les implore ? C'est là chaque jour le problème qui se renouvelle et que chaque jour il faut résoudre ; aussi, lorsqu'il est résolu, on rend grâce à Dieu et l'on est en repos. Les vieillards ont mangé, ils ont du feu dans le poêle, de bons lits les attendent ; la Providence a fait son œuvre ; de quoi pourrait-on s'inquiéter encore ? Et l'on ne s'inquiète de rien."

Et cet autre détail :

" Deux fois par semaine, les portes s'ouvrent et les pensionnaires ont congé depuis le matin jusqu'à cinq heures du soir. Bien souvent, trop souvent, un bon petit vieux ou une bonne petite vieille rentre avec les yeux brillants, la démarche oscillante et la parole épaisse. On s'arrange de façon à ne pas s'en apercevoir : " Il leur en faut si peu pour être gris ! " me disait une supérieure. Mais si, dans les escaliers ou dans le dortoir, quelque souvenir du cabaret s'échappe en chanson grivoise ou en gestes peu convenables, la Petite-Sœur intervient et prononce une privation de sortie ; grande punition très redoutée, et qui est rarement appliquée. Ces pauvres êtres n'ont plus d'autre plaisir que d'oublier ; le vin y aide ; on n'est pas très sévère, et quand il n'y a pas " scandale," on ferme les yeux.

" Ils se défendent lorsqu'on les accuse d'intempérance ; ils disent : " J'ai un petit plumet, voilà tout ; on me gronde comme si j'avais un panache. " Panache, plumet, ce sont là des distinctions subtiles, les Petites-Sœurs s'y perdent un peu. Pour être certaines de ne point commettre d'injustice, elles ont consulté le Père général, l'abbé Le Pailleur, et lui ont demandé : " A quoi peut-on reconnaître avec certitude qu'un homme est ivre ? " L'abbé Le Pailleur a répondu : " Quand un bon petit vieux ne peut plus distinguer un âne d'une charrette de foin attelée de quatre chevaux, on peut en inférer qu'il a trop bu... " Il est difficile de pousser plus loin l'indulgence."

* *

M. Maxime Du Camp est arrivé dans une maison de Petites-Sœurs un jour de fête ; il quitte le réfectoire bruyant et arrive à l'infirmerie.

" Les paralytiques, les gâteux insensibles et puants, dormant ou absorbés dans des rêves intérieurs que leur volonté ne peut traduire, n'entendaient même pas les roulements de tambour qui retentissaient au-dessous d'eux à l'étage inférieur. Eux aussi ont eu leur part de la fête : une orange, qu'ils retournent machinalement dans leurs mains et dont ils ne savent que faire. Elle ne manque pas de besogne, la sœur qui les surveille ; il faut les relever quand ils tombent, les empêcher de glisser de leur fauteuil, deviner la pensée qu'ils ne savent exprimer, les moucher, essuyer leurs lèvres et renouveler les langes dont on les enveloppe comme des nouveaux-nés. Parfois, ils se mettent à pleurer sans motif apparent ; on les dorlotte, on leur tapote les joues pour les consoler ; ils essaient de prendre leur prise de tabac, ils n'y parviennent pas, on les y aide ; on les dodeline, on les berce, on les endort. Petites-Sœurs des pauvres, vous êtes admirables ! "

* *

Terminons par ce dernier trait :

" Dans une des maisons, j'avais été surpris de la richesse de la literie : chaque pensionnaire a un sommier, deux matelas, un traversin, un oreiller, un édredon ; un homme charitable n'a point reculé devant cette largesse. J'ai poussé la porte du dortoir des Sœurs. La pièce est carrelée ; nul tapis, pas même un paillason devant les lits. Sur chaque lit, une paillasse, un simple sac à peu près plein de feuilles de maïs. Le lit de la supérieure est placé près de la fenêtre ; cela seul le distingue des autres. Si le repos de l'âme fait le bon sommeil, on doit bien dormir sur ce " paillot. " On ne s'y attarde pas, du reste ; à dix heures, coucher ; lever à quatre heures et demie du matin ; la règle n'a point d'exception : elle est absolue, en hiver comme en été. Pendant la nuit, deux Petites-Sœurs couchent près de l'infirmerie et restent debout si quelque malade exige leurs soins."

Le jour où le Manuel de M. Paul Bert aura fait faire quelque chose de ce genre, il pourra prétendre à remplacer l'Évangile et le catéchisme.

NOUVELLES DIVERSES

—On dit que de faux billets d'un dollar sont en circulation en ce moment à Montréal.

—Une petite fille de trois ans, enfant de J. Whilely, de Grand Manan, N.-B., a été brûlée à mort.

—Une dame Narcisse Palin, de St-Valentin, s'est suicidée, en se pendant, dans un accès d'aliénation mentale.

—Il existe à San Francisco une école chinoise catholique, laquelle est fréquentée par 56 enfants du céleste empire.

—Mme McRoy, la millionnaire américaine, s'est munie de quinze toilettes de cour pour assister au couronnement du czar.

—Les tireurs canadiens qui ont été choisis pour prendre part au concours de Wimbledon ont reçu ordre de se présenter au bureau de la brigade de Montréal le 18 juin.

—De violentes tempêtes ont eu lieu il y a quelques jours sur les lacs Érié et Michigan et quantité de vaisseaux ont été jetés à la côte.

—Un journal russe discute ouvertement la possibilité d'une invasion de l'Afghanistan par les Russes. On en parle aussi dans les cercles militaires et autres.

—Le principal Dawson, de l'université McGill, de Montréal, et M. Clemens (Mark Twain), ont été les hôtes du gouverneur-général pendant la réunion de la Société Royale du Canada, à Ottawa.

—M. Emmanuel Valiquette a été admis à la pratique du notariat, après un brillant examen. Ce monsieur est un ancien élève du collège de St-Lauré, où ses talents et ses succès ont laissé un bon souvenir.

—Henri Thomen, citoyen suisse, réputé indigent, vient de mourir à San Francisco. On a trouvé \$80,000 en or et obligations, cachés en divers endroits de sa chambre.

—Deux individus nommés Alphonse Berghem et Blin ont été arrêtés en Belgique pour avoir volé cinquante mille francs à une marchande de bijoux qu'ils ont tuée à Paris.

—La révolte du Soudan est virtuellement terminée. Le succès des troupes égyptiennes dans la bataille du 20 avril a été décisif, et on annonce que la plupart des chefs indigènes ont fait leur soumission au khédive.

—A Socorro (Nouveau Mexique), un Canadien-Français dont on ignore le nom et son associé, un Français, ont été assassinés à coups de fusil, le 20 de ce mois. Les coupables sont inconnus.

—Les Révs. pères Dowd, Hogan et Lonergan, curés de St-Patrice, Ste-Anne et Ste-Brigide, de cette ville, ont dénoncé en chaire le projet en voie de réalisation qui consisterait à affilier les diverses sociétés irlandaises de Montréal à la nouvelle ligue agraire formée récemment à Philadelphie.

—A Paris, à Berlin, au Japon, on s'occupe beaucoup de l'exposition qui doit avoir lieu cette année à Boston. Le trait particulier de ce concours, c'est qu'on n'y recevra que des articles étrangers. Le Canada s'y fera-t-il représenter ?

—A une assemblée spéciale de l'Union St-Joseph, tenue la semaine dernière, pour prendre des arrangements définitifs pour leur excursion annuelle, à Québec, le 30 juin prochain, il fut résolu que le prix pour aller et retour serait de \$2 ; que de plus, il ne se débiterait pas de boisson enivrante sur le bateau à vapeur et que le nombre des passagers serait limité.

—M. Victor Livernois, avocat, de Québec, a intenté une action en libelle au montant de \$5,000 contre le *Journal de Québec* pour avoir publié la lettre de M. le Grand-Vicaire Hamel, que le demandeur prétend être diffamatoire.

—Le pape, par l'entremise du cardinal Jacobini, vient d'adresser une lettre à l'évêque Mermillod, disant que la réception sympathique faite au prelat à Fribourg a causé à Léon XIII une vive satisfaction. Le pape envoie sa bénédiction apostolique au gouvernement suisse, au clergé et au peuple.

—Un correspondant de Paris dit que les discours réactionnaires du comte de Chambord semblent confirmer la rumeur qu'il a l'intention de faire du fils de Don Carlos l'héritier de son trône, en demandant à la France d'exclure les princes de la famille d'Orléans.



JEUNE CIRCASSIENNE

LES HÉROS DE LA SCIENCE

TRIBUNAUX COMIQUES

LES ECHECS

FUMEROL ET ATHALIE

Montréal, 31 mai 1883

La science est l'austère maîtresse du siècle. Elle marche près de lui, l'éclaire, le soutient, tendant au-dessus du front cheu de ce vieillard de quatre-vingt-trois ans, le drapeau levé jadis par Galilée et par Franklin tenu par Volta et par Denis-Papin, promené par Dupuis sur le fleuve Rouge, par Savorgnan de Brazza à travers les savanes et les torrides déserts de l'Afrique.

Partout où il y a une terre à conquérir, une difficulté à surmonter, une découverte à faire, la science française accourt, travaille, triomphe. Ses pionniers, obscurs parfois, toujours intrépides et convaincus, n'en sont pas moins les héros décidés à mettre au service de l'idée—ce rude levier moderne—leurs études, leurs veilles, leurs vies.

Déjà, on a parcouru le globe en tous sens. Les glaces du pôle, les immenses solitudes australiennes n'ont guère plus de secrets pour nous que ces plaines asiatiques où galope le Kirghiz, que ces landes magyares où le Danube chante sa douce et magique chanson.

Mais la science est là, ardente, inassouvie. Un autre monde plus lointain, plus impossible, sillonné de routes inconnues, plein d'écueils, de mystères inviolés, l'attire, la tente comme la belle fille qui voit, pour la première fois, à la portée de sa main, de merveilleux bijoux dont elle voudrait se parer.

Monter là-haut, vers les nuages, au pays des étoiles, quel rêve ! Qui l'accomplira ?

Attendez ! Dans le Vivarais, les frères Montgolfier ont résolu ce problème : l'empire de l'air est à demi conquis.

Désormais, comme Icare, l'homme a des ailes ; lui, le grand malade, l'éternel inquiet, il pourra sonder l'insondable et aller demander aux radieuses régions où son esprit seul montait, le mot introuvable et sans cesse cherché de sa destinée.

Le ballon de l'Albatros, comme le voilier superbe du Pacifique dont il porte le nom, va bientôt traverser la Méditerranée.

Oiseau des solitudes australes, l'Albatros aime le mugissement des flots, résiste aux vents contraires, se joue de la tempête. Puisse l'un d'eux, égaré dans nos parages, déployer ses ailes puissantes et accompagner nos aéronautes, de la terre de France, aux côtes ensoleillées de sa brune sœur d'Afrique.

MARIE DE BESNERAY.

Voici, d'après le *Journal d'Alsace*, quelle est la dépense par militaire entretenu sous les drapeaux dans les principales armées européennes :

Allemagne.—Budget de l'armée, 455 millions de francs ; effectif permanent, 422,000 hommes, non compris la gendarmerie ; dépense par homme, 1,077 francs.

Angleterre.—Budget de l'armée du royaume et des colonies, 470 millions de francs ; effectif permanent du royaume et des colonies, 134,000 hommes ; dépense par homme, 3,503 francs.

Budget de l'armée de l'empire des Indes, 425 millions de francs ; effectif permanent de l'armée des Indes, 233,000 hommes ; dépense par homme, 1,854 francs.

Autriche-Hongrie.—Budget de l'armée, 335 millions de francs ; effectif permanent, 260,000 hommes ; dépense par homme, 1,288 francs.

France.—Budget de la guerre, 552,941,362 francs ; effectif permanent, 502,860 hommes ; dépense par homme, 1,099 francs.

Italie.—Budget de l'armée, 233 millions de francs ; effectif permanent, 204,000 hommes ; dépense par homme, 900 francs.

Russie.—Budget de l'armée, 730 millions de francs ; effectif permanent, 700,000 hommes ; dépense par homme, 960 francs.

L'Angleterre est donc le pays dans lequel l'entretien du soldat coûte le plus cher.

On sait que certains poissons sont doués de propriétés électriques. Ils donnent aux hommes et aux animaux qui les touchent des secousses pouvant aller jusqu'à la mort. Or, d'après le voyageur Lévy, il existerait au Nicaragua un arbuste de la famille des Phytolaques, qui serait doué de propriétés analogues. On ne pourrait arracher une branche sans éprouver le même sursaut que si l'on touchait une batterie Rhumkorff.

Une boussole est influencée par la plante à une distance de 7 à 8 pas ; elle s'affole à mesure qu'on l'approche ; tout au milieu des branches, l'aiguille se met à tourner rapidement. Le sol ne montre aucune trace de fer de cobalt ou nickel. L'intensité du phénomène varie avec les heures du jour ; presque nulle la nuit, elle atteint son maximum vers deux heures de l'après-midi, s'il y a quelque orage dans l'air. Quand il pleut, la plante est comme flétrie. Ni oiseau, ni insecte n'approche de ce singulier arbuste. M. Lévy lui a donné avec raison le nom de Phytolaque électrique.

Fumerol a eu tort, deux fois tort, puisque deux fois il a demandé Mlle Athalie Leprince en mariage et que deux fois il l'a plantée là. Aussi M. Leprince, père d'Athalie, a-t-il flanqué une râclée à Fumerol. Vous verrez que le tribunal donnera tort à Leprince.

Et pourtant !... M. Fumerol lève la main pour prêter serment, puis la met dans son gilet, et, après ce geste familier à Napoléon-le-Grand, il expose sa plainte :

Il nous apprend d'abord qu'il est sculpteur de talent, bien qu'inférieur à Michel-Ange : c'est même là, ajoutait-il, ce qui avait plu beaucoup à Mlle Leprince, qui a les goûts artistiques, et à son père qui étant entrepreneur de bâtisses, voyait, dans un gendre comme moi, l'occasion de façades et cariatides supérieures à ce que font d'habitude ses confrères.

Leprince (d'une voix aigre à hérissier un bonnet à poil).—M'avez vous, oui-z-ou non, demandé ma fille en mariage ?

M. Fumerol.—Z-ou non serait contraire à la vérité, autant qu'il l'est à la grammaire ; il est patent et indiscuté que j'ai sollicité l'honneur de votre alliance.

Leprince (flatté).—L'honneur était pour moi, monsieur Fumerol.

M. Fumerol.—Je n'ai pas voulu dire autre chose, monsieur Leprince.

Leprince.—Je vous en remercie.

M. Fumerol.—Il n'y a pas de quoi.

M. le président.—Voyons, assez d'assaut de politesses. (Au prévenu) : Reconnaissez-vous avoir frappé le plaignant ?

Leprince.—Me permettez-vous de dire la raison pour laquelle ?...

M. le président.—Vous reconnaissez le fait ; bien ; expliquez-vous.

Leprince.—Monsieur, j'ai une fille, mon Athalie, une perle qui mérite qu'un mari fasse son bonheur.

M. Fumerol.—C'est justement parce que je voulais faire son bonheur et le mien que je me disais toujours : Attendons encore pour savoir si c'est réellement une perle, comme le sont toutes les filles à marier.

Leprince (du ton de quelqu'un qui s'est touché une mauvaise dent) : Il en doute !

M. Fumerol.—Je n'en doutais pas ; j'attendais pour être plus sûr, voilà tout.

M. le président.—Mais arrivons donc aux coups.

M. Fumerol.—J'ai été huit jours au lit ; voilà le certificat de mon médecin.

M. le président.—Enfin à quel propos ?

Leprince.—Comment, monsieur !... voilà un individu qui me sollicite la main de ma famille ; j'en parle à Athalie qui n'a jamais eu tant de plaisir ; alors je dis à M. Fumerol : "Soyez-le ! vous lui plaisez et à moi pareillement ; sa pauvre mère est morte, mais je suis sûr qu'elle donne son consentement."

C'est bon, l'affaire est convenue ; on arrive aux affiches, aux bans, et puis voilà monsieur qui demande un délai ; je lui demande s'il se fichait de moi ; je conte la chose à Athalie qui se met à verser des larmes grosses comme le poing ; monsieur ne veut rien entendre et finit par dire : "Eh bien ! n'y a rien de fait" ; là-dessus, il s'en va et ne revient plus.

Ayant un autre jeune homme qui m'avait demandé Athalie, mais qu'elle ne pouvait pas le sentir, je me dis : elle l'épousera par rage. Et effectivement elle me dit : qu'il vienne, mais que ça marche tout de suite. Je lui dis de venir, il vient ; on les affiche, tout est convenu ; v'lan ! voilà monsieur Fumerol qui revient ; il m'offre un petit verre et me demande de rearranger son mariage, moi, je ne voulais pas : voyant qu'avec un seul petit verre, n'y avait pas moyen, il en fait venir un autre ; finalement, je dis ça à Athalie. La v'la dans une joie qu'on n'avait jamais rien vu de pareil depuis François Ier, qu'elle dit à l'autre : j'en suis bien fâchée, mais je vous épousais de rage. Du moment que mon ancien futur revient, vous comprenez... Bon, voilà ce malheureux qui s'en va vexé... vous pensez. Finalement, l'affaire se raboche avec M. Fumerol, on recommence les affiches, les bans, et quand je crois que cette fois c'est pour de bon, il vient et me demande un délai. Monsieur ! je me fiche dans une de ces colères... Vous en auriez fait autant à ma place. Si on ne me l'avait pas ôté de mes mains, j'en aurais fait une bouillie. J'étais comme un fou.

M. le président.—C'est bien, asseyez-vous.

Leprince.—C'est pas tout ; j'ai retourné chercher l'autre ; il n'a jamais voulu recommencer.

Le tribunal le condamne à huit jours de prison.

Fumerol.—Père Leprince, voulez-vous, cette fois ?

M. le président.—Allez causer de cela dehors.

—Si vous êtes conduit au bord de votre fosse par l'usage de tous ces médicaments de charlatans qui prétendent guérir toutes les maladies, essayez les Amers de Houblon pour les maladies des voies urinaires ou des rognons, et vous serez certains de guérir ; de plus, c'est le meilleur remède de famille connu.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES :

Autres solutions du No. 357.—MM. Eugène Grignon, J. T. Boivin, St-Jérôme.

No 358.—MM. Lafrenais, D. Fabien, L. Argis, P. Maurien, J. Dubé, P. J. D., Montréal ; E. Marchand, J. T. Boivin, Eugène Grignon, St-Jérôme ; I. Lamoureux, Lowell ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; G. P. Arthabaska ; Honoré M. Louiseville ; H. Bégin, C. H. Provost, Ottawa ; F. Gingras, Trois-Rivières ; V. Gagnon, O. Pignon, S. T. Dieu, Québec ; L. O. P. Sherbrooke ; I. Lafrenière, N. P. Soret.

TOURNOI INTERNATIONAL DE LONDRES

Le tournoi d'échecs international de Londres préoccupe beaucoup l'attention du public en général, mais particulièrement les amateurs du noble jeu. Bien que le nombre des concurrents soit assez restreint, ce sont presque tous des hommes doués d'un talent extraordinaire qui sont les dignes représentants des plus grandes puissances européennes, et qui, très certainement, feront tout en leur pouvoir pour sortir vainqueurs de cette belle lutte de l'intelligence.

Afin de tenir nos lecteurs au courant des nouvelles qui arrivent de Londres, par voie télégraphique, nous publions aujourd'hui un tableau donnant la position des combattants à venir jusqu'à la date du 22 courant.

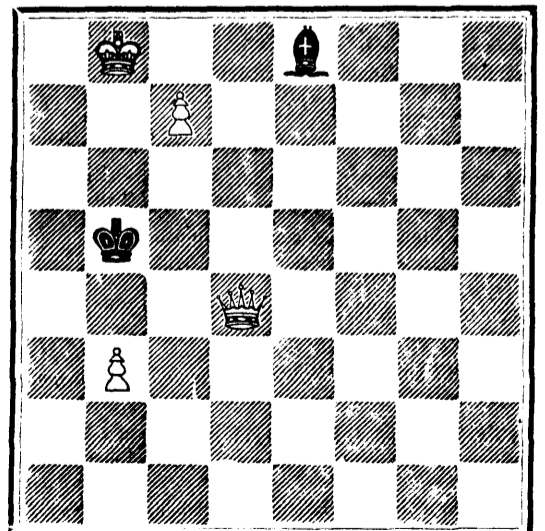
Il nous est impossible pour le présent de prévoir quel sera le résultat du concours, vu qu'il reste encore un grand nombre de parties à jouer, mais nous croyons que les premiers prix seront chaudement disputés.

Tableau synoptique du tournoi de Londres de 1883.

LÉGENDE : 1 Gagne — 0 Perd — ½ Nulle.		JOUEURS	
1	0	1	Bird
1	0	1	Blackburne
1	0	1	English
1	0	1	Mackenzie
1	0	1	Mason
1	0	1	Mortimer
1	0	1	Noa
1	0	1	Rosenthal
1	0	1	Sellman
1	0	1	Skipworth
1	0	1	Steinitz
1	0	1	Tschigorin
1	0	1	Winawer
1	0	1	Zukertort
1	0	1	Parties gagnées.

PROBLEME No. 359

Composé par M. E. PAIWELL, Michigan (E.-U.)
NOIRS.—2 pièces.



BLANCS.—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION.—No. 358.

Blancs.	Noirs.
1 F 4e F R	1 R pr F
2 T 7e D	2 R 5e F R
T 3 4e D, échec et mat.	

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 13 mai

GRAVURES : Toilettes pour dîner et grande soirée. — Motif en application. — Coi en application. — Petit encadrement. — Bande au point de croix. — Trois dessins au point de croix. — Toilette en foulard. — Toilette de visite. — Toilette en velours et brocatelle. — Costume d'intérieur et de sortie (devant et dos). — Capote en dentelle. — Parure en broderie. — Deux manchettes. — Parure-gilet. — Trois tours de cou. — Corsage de soirée. — Toilette de jeune fille. — Toilette de visite et de promenade. — Toilette de courses. — Costumes d'enfants (7 figurines).

TEXTE : Explication des toilettes et des ouvrages. — Courrier de la mode. — Chronique parisienne. — Le Gant et la Main. — La Marraïne (suite). — L'association des Dames françaises. — Causerie financière. — Menus de la semaine. — Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récréations en famille. — Solutions des Récréations. — Petite correspondance. — Correspondance du docteur. — Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Deux toilettes, dont une de Mariée.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

PENSÉES

L'âge mûr est souvent la victime de la jeunesse et de la vieillesse, parce qu'il a à réparer la folie de l'une et à prévenir l'impuissance de l'autre. Trublet.

Cinquante ou soixante années de vie paraissent une durée infinie à un jeune homme, comme deux ou trois pistoles paraissent une fortune inépuisable à un enfant. Trublet.

Dans la carrière de la vie, plus on avance, plus le chemin est pénible. On est moins malheureux dans l'enfance et dans la jeunesse que dans les âges suivants. Les malheureux semblent se multiplier avec les années. Trublet.

La vie de quelques hommes se passe dans de violents désirs, un peu adoucis par de faibles espérances, dont la plupart sont ensuite trompées. Trublet.

VARIÉTÉS

On disait devant Guibollard, qu'on allait faire venir à Panama 10,000 Chinois, pour le percement de l'isthme.

— Des Chinois ? répliqua finement Guibollard ; il me semble qu'on devrait plutôt faire venir des... Persans !

En Cour d'assises. — Accusé, dit le président, pourquoi avez-vous tué votre femme ? — La vie commune était devenue insupportable. — Il fallait vous séparer. — Je lui avais juré de ne la quitter qu'après sa mort !

Un cordon bleu est cité comme témoin dans une affaire d'assises où ses maîtres sont compromis.

— Dites-nous ce que vous savez, lui demande le président. — Faire un peu de cuisine.

SITUATION DEMANDÉE

Une institutrice, d'une longue expérience dans l'enseignement, munie d'un diplôme d'école-modèle de l'École Normale Laval, capable d'enseigner le français et l'anglais et possédant les meilleurs certificats, sera disponible à la fin du mois de juin.

S'adresser à

ELISE SCHELLING, Institutrice.

ST-NORBERT D'ARTHABASKA

Sommaire du "Monde Illustré" du 12 mai

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos gravures : Les couronnes du sacre arrivant à Moscou ; Incendie d'un cirque à Moscou ; Les bords du rio Lesseps ; Nos tableaux : *Andromaque* ; Les nouvelles salles du poste central des télégraphes à Paris ; Le cinquantenaire du *Charivari*. — Le Salon de 1883, par Olivier Merson. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtre, par Ch. Monselet. — Chronique musicale, par A. de Lasalle. — Récréations de famille. — Le Monde financier. — Echees et solutions.

GRAVURES : Russie—Arrivée à Moscou des couronnes du sacre ; Incendie du cirque Salamonsky à Moscou. — Salon de 1883 : Campement de la mission Crevaux sur les bords du rio Lesseps. — *Andromaque*, tableau de M. Georges Rochegrosse. — Paris : Les nouvelles salles du poste central du ministère des Postes et Télégraphes ; le cinquantenaire du *Charivari*. — MM. Michel Masson et Goupil, récemment décédés. — Echees. — Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61 rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 19

Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Bêland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapierre et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

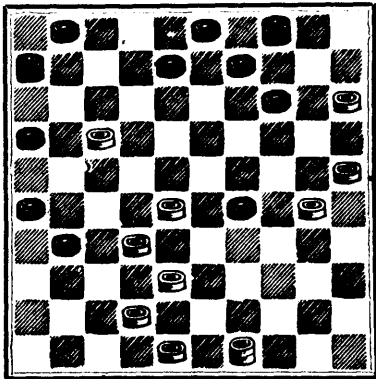
Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. La-branche.

Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE PROBLÈME No 20

Composé par M. Chatillon NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 19

Blancs—12 à 7, 34 à 30, 30 à 24, 35 à 2 prend 5 et gagnent.

Les Amers de Houblon sont les plus purs et les meilleurs offerts au public. Ils sont composés de Houblon, de Malt, de Buchu Mandragore et de Dent-de-lion, la plus ancienne et la meilleure médecine connue du monde et qui contient l'essence et les qualités curatives des autres remèdes. Le meilleur purificateur du sang, le régulateur du foie et le meilleur rénovateur du monde. Aucune maladie ne peut durer après avoir fait usage de ces amers, leurs actions étant si variées et si parfaites.

Ces amers donnent la vie et la vigueur au vieil âge et aux infirmes. A tous ceux que leurs occupations occasionnent de l'irrégularité des intestins, du foie ou des rognons, ou le manque d'appétit. Ces amers leur sera d'un bien incalculable comme tonique et stimulant, sans être

enivrant. Quelque soient les symptômes, faites usage des Amers de Houblon. N'attendez pas que vous soyez malade pour faire usage de ces amers. Des centaines de personnes ont été sauvées d'une mort prématurée par leur usage. \$500 seront payées pour un cas incurable que ces amers ne pourront soit guérir ou soulager.

Ne laissez pas souffrir vos amis, conseillez-leur les Amers de Houblon.

Rappelez-vous que les Amers de Houblon ne sont pas un remède de charlatans, mais ils sont la plus pure et la meilleure médecine qui a jamais été inventée. L'espoir des invalides, et aucune famille ne peut facilement s'en passer. Essayez-les aujourd'hui.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 15c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie. 50c. Adresse : STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

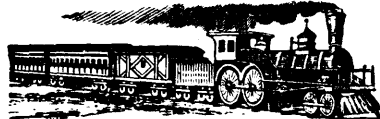
No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)

MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.J. C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with 2 columns: Station and Time. Rows include: Part de Pointe-Lévis (8 10 a. m.), Arrive à Rivière-du-Loup (2 55 p. m.), Trois-Pistoles (2 06 "), Rimouski (3 49 "), Campbellton (8 35 "), Dalhousie (9 15 "), Bathurst (11 17 "), New-Castle (12 52 a. m.), Moncton (4 0 a. m.), Saint-Jean (7 30 a. m.), Halifax (12 40 p. m.).

Ces trains viennent en connexion à la Jonc-de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant en chef. Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.



CANAL LACHINE

Avis aux Entrepreneurs

Des soumissions cachetées, adressées au sous-signé, et portant la suscription "Soumission pour la construction de bassins près des Ecluses St. Gabriel," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, Mercredi le 6me jour de Juin prochain, pour la construction de DEUX CALES ou BASSINS, sur le côté nord du Canal Lachine, à Montréal.

On pourra voir à ce bureau et au bureau du Canal Lachine, les plans et devis des travaux à faire, dès et après MARDI, le 22me jour de MAI courant ; on pourra aussi s'y procurer des formules imprimées de soumission.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées.

Un chèque de banque accepté pour la somme de \$2,000 devra accompagner la soumission ; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat lorsque requis de ce faire aux prix et conditions mentionnés dans l'offre. Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Le Département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

A. P. BRADLEY, Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux, Ottawa, 21 Avril 1883.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

- Elle possède en outre : 12 presses à vapeur, 1 machine patentée à vernir les étiquettes, 1 machine électrique à vapeur, 4 machines à photographie, 2 machines à gravure photographique, 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND,

Gérant.